

Цена 1 р. 25 к.

ЦЕНА  
с 1 января 1961 г.  
— руб 1 3 коп.



# Petit livre de lecture

УЧПЕДГИЗ · 1960

# PETIT LIVRE DE LECTURE

КНИГА ДЛЯ ЧТЕНИЯ  
НА ФРАНЦУЗСКОМ ЯЗЫКЕ  
ДЛЯ УЧАЩИХСЯ VIII КЛАССА  
СРЕДНЕЙ ШКОЛЫ

Составила М. П. ЛОСЕВА

ИЗДАНИЕ ВТОРОЕ

ГОСУДАРСТВЕННОЕ  
УЧЕБНО-ПЕДАГОГИЧЕСКОЕ ИЗДАТЕЛЬСТВО  
МИНИСТЕРСТВА ПРОСВЕЩЕНИЯ РСФСР  
МОСКВА — 1960

Сборник «Petit livre de lecture» предназначается для чтения на французском языке учащихся VIII классов средней школы.

Все тексты адаптированы применительно к лексическому и грамматическому материалу, пройденному учащимися.

Все слова и словосочетания, которые не входят в учебники V—VIII классов, даны с переводом на русский язык после каждого текста.

При чтении учащиеся должны пользоваться алфавитным словарем учебника VIII класса Дауэ К. Н. и Лившиц О. Я.

## MAINTENANT, VOUS LE SAVEZ

Monsieur et Madame Dupont ont reçu, par la poste<sup>1</sup>, ce matin, deux billets pour l'opéra « Carmen » accompagnés d'une lettre laconique :

« Un ami vous les envoie. Devinez qui ! ?<sup>2</sup> »

Monsieur et madame vont à l'opéra et, en rentrant, à minuit, très contents, ils trouvent ... leur appartement complètement cambriolé<sup>3</sup>.

Sur la table une feuille de papier attire leur attention. C'est une lettre écrite de la même écriture que la première et encore plus laconique :

« Maintenant, vous le savez ».

## MONSIEUR DUBOIS EN VOYAGE

Un jour, monsieur Dubois était assis dans un compartiment de première classe. Comme il s'ennuyait, il tira un cigare de sa poche et l'alluma. Un monsieur, assis en face<sup>4</sup> de lui, lui dit :

— Je vous prie, monsieur, de ne pas fumer<sup>5</sup>.

— Je ferai ce qu'il me plaira, monsieur, répondit monsieur Dubois.

— Nous allons bien voir!<sup>6</sup> Le monsieur tire la sonnette d'alarme<sup>7</sup>. Le train s'arrête et le chef de train paraît.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il aux voyageurs.

— Il y a que ce monsieur — et il montra monsieur Dubois — fume dans un compartiment de non-fumeurs<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> la poste — почта

<sup>2</sup> devinez qui? — угадайте кто?

<sup>3</sup> complètement cambriolé — полностью ограбленной

<sup>4</sup> en face — напротив

<sup>5</sup> fumer — курить

<sup>6</sup> nous allons bien voir! — посмотрим!

<sup>7</sup> la sonnette d'alarme f — тормоз

<sup>8</sup> un compartiment de non-fumeurs — купе для некурящих

Le chef de train s'adresse alors à Monsieur Dubois, mais celui-ci dit tranquillement :

— Monsieur le chef, demandez d'abord à ce monsieur s'il a un billet.

Le chef de train demande le billet du monsieur qui montre un billet de seconde classe.

Le monsieur est obligé de passer dans un wagon de seconde, et le train se remet en marche.

Une dame demande alors à monsieur Dubois :

— Mais enfin, Monsieur, comment avez-vous su que ce monsieur avait un billet de seconde classe ?

— C'est bien simple, Madame, il avait son billet dans la poche de son gilet et j'ai vu que son billet était de la même couleur que le mien.

### AU BONHEUR DES DAMES <sup>1</sup>

Le lendemain, à sept heures et demie, Denise était devant « le Bonheur des Dames ». Elle voulait y entrer comme vendeuse.

A la porte, l'inspecteur, qui pointait l'arrivée<sup>2</sup> des employés, venait de fermer son livre et inscrivait à part les retardataires<sup>3</sup>. C'était le moment où les vendeurs commençaient leur travail.

Denise attendit près d'une heure dans la rue. Enfin elle se décida et entra. Elle s'adressa au premier vendeur rencontré.

— Madame Aurélie, s'il vous plaît ?

— A l'entresol, tournez à gauche ... Les confections sont en face.

— Merci, monsieur.

En haut, la jeune fille entra dans le rayon de confections<sup>4</sup>. Elle aperçut une femme d'environ quarante-cinq ans. C'était madame Aurélie, très grande, dans sa robe noire. Elle avait de grands yeux immobiles, la bouche sévère, les joues larges et un peu tombantes<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> « le Bonheur des Dames » — «Счастье дам» — название большого универсального магазина в Париже

<sup>2</sup> qui pointait l'arrivée — который отмечал приход на работу

<sup>3</sup> les retardataires — опоздавшие

<sup>4</sup> le rayon de confections — отдел готового платья

<sup>5</sup> tombantes — свисающие

— Madame Aurélie ?

— C'est moi.

Denise intimidée bégaya sa demande<sup>1</sup>.

— Quel âge avez-vous donc ?



— Vingt ans, madame.

— Comment, vingt ans ! Mais vous n'en paraissez pas seize !

Denise se dépêcha d'ajouter :

— Oh, je suis très forte !

<sup>1</sup> Denise intimidée bégaya sa demande — смущённая Дениза пробормотала свою просьбу

Madame Aurélie haussa ses larges épaules<sup>1</sup>. Puis elle dit :  
— Mon Dieu ! je veux bien vous inscrire. Nous inscrivons ce qui se présente<sup>2</sup> ... Mademoiselle Prunaire, donnez-moi le registre.

On apporta le registre, et madame Aurélie s'adressa à Denise.

— Votre nom ?

— Denise Baudu, madame.

— Votre âge ?

— Vingt ans et quatre mois.

— Dans quelle magasin avez-vous travaillé à Paris ?

— Mais, madame, j'arrive de Valognes.

Ce fut un nouveau malheur. D'ordinaire « le Bonheur des Dames » exigeait<sup>3</sup> de ses vendeuses un stage d'un an dans un des petites magasins de Paris.

— Pourquoi êtes-vous partie de Valognes ?

— Des raisons de famille<sup>4</sup>, répondit Denise en rougissant. Nos parents sont morts.

— Où demeurez-vous ?

— Chez mon oncle Baudu, là, en face.

Madame Aurélie fermait le registre. Il lui fallait une seule vendeuse, et il y avait déjà dix demandes inscrites.

— C'est bien, mademoiselle, dit-elle, on vous écrira.

*D'après Emile Zola*

### ADRESSE<sup>5</sup> MERVEILLEUSE

Deux soldats s'exerçaient<sup>6</sup> au tir, mais ils étaient très maladroits<sup>7</sup>. Ils ne pouvaient pas atteindre la cible<sup>8</sup>. Un jeune officier, qui passait près d'eux, s'arrêta pour les regarder. Après avoir vu plusieurs balles passer loin de la cible, il s'approcha des soldats et leur dit sévèrement :

— N'avez-vous pas honte de votre maladresse ! Ne tirez donc pas sans avoir bien visé<sup>9</sup>. Regardez-moi.

<sup>1</sup> haussa ses larges épaules — пожала широкими плечами

<sup>2</sup> je veux bien vous inscrire. Nous inscrivons ce qui se présente... — я охотно запишу вас. Мы записываем всех, кто приходит

<sup>3</sup> exigeait — требовал

<sup>4</sup> des raisons de famille — по семейным обстоятельствам

<sup>5</sup> adresse *f* — эд. ловкость

<sup>6</sup> s'exerçaient — практиковались

<sup>7</sup> maladroit — неловкий

<sup>8</sup> atteindre la cible — эд. попасть в цель

<sup>9</sup> sans avoir bien visé — не прицелившись хорошо

Et saisissant le fusil d'un des soldats, il visa longuement, puis tira. Malheureusement la balle passa à droite de la cible.

L'officier garda son sang-froid<sup>1</sup> et, se tournant vers l'un des soldats, il lui dit :

— Voilà, idiot, comment vous faites. Puis il visa une deuxième fois encore plus longuement que la première et tira.

Mais cette fois la balle passa à gauche de la cible.

L'officier resta tout à fait tranquille et, regardant le deuxième soldat, il dit :

— Et voilà, grand maladroit, comment vous faites !

Enfin la troisième balle eut plus de chance, elle atteignit le milieu de la cible.

L'officier dit alors aux deux soldats :

— Et voilà, mes enfants, comment je fais, moi. Ce n'est pas bien difficile, il ne faut que vouloir.

### L'EXAMEN DU GÉNÉRAL DROUOT A L'ÉCOLE D'ARTILLERIE

(Général Drouot — генерал, отличившийся в битве при Ватерлоо во времена Наполеона I)

Comme mes parents, raconte Drouot, n'étaient pas riches, mon père, boulanger<sup>2</sup> à Nancy, n'a pu me donner que six francs pour faire mon voyage à Metz. Je suis donc parti à pied, et, arrivé à Metz, je suis allé tout droit<sup>3</sup> dans la salle où se passaient les examens. Le célèbre mathématicien, géomètre et astronome Laplace y faisait passer l'examen<sup>4</sup> à cent quatre-vingts candidats au grade de sous-lieutenant<sup>5</sup>. La porte s'est ouverte et on a vu entrer un petit paysan qui s'est présenté tout couvert de poussière, un bâton à la main et chaussé de gros souliers. Lorsqu'il entra, tout le monde éclata de rire.

<sup>1</sup> garda son sang-froid *m* — сохранил своё хладнокровие

<sup>2</sup> boulanger *m* — пекарь

<sup>3</sup> tout droit — прямо

<sup>4</sup> y faisait passer l'examen — там экзаменовал

<sup>5</sup> candidats au grade de sous-lieutenant — кандидаты на получение звания младшего лейтенанта

Ému, je me suis arrêté, lorsque l'examineur m'a dit avec une bonté qui m'a rendu courage : « Vous vous êtes trompé, mon ami ; que demandez-vous ? »

Je viens passer l'examen, Monsieur.

Et un nouvel éclat de rire dans la salle.

— Mais vous savez que c'est un examen pour devenir artilleur ? m'a demandé l'examineur. Vous connaissez les matières indiquées au programme<sup>1</sup> ?

— Monsieur, je les ai étudiées.

— Et bien, mon ami, asseyez-vous, et lorsque votre tour viendra, je vous appellerai.

Je me suis assis dans un petit coin toujours poursuivi par les rires moqueurs des jeunes candidats. Cependant en écoutant les questions de l'examineur et les réponses des jeunes gens, j'ai compris que j'étais mieux préparé qu'eux, et je me suis dit : « Courage, mon vieux, rira bien qui rira le dernier<sup>2</sup> ». Enfin mon tour est arrivé.

L'examineur a commencé par me demander les principes de l'arithmétique ; il a continué ses questions qui devenaient de plus en plus difficiles, mais bientôt il s'arrêta et me regarda étonné.

— Où avez-vous appris les mathématiques ? m'a-t-il demandé.

— J'ai presque toujours travaillé seul, monsieur, lui ai-je répondu.

Mon examen a duré deux heures ; lorsqu'il a fini, l'examineur s'est levé, s'est approché de moi, m'a embrassé et m'a dit :

— Recevez mon compliment, vous êtes reçu le premier des candidats.

L'école s'est levée toute entière et m'a accompagné en triomphe dans la ville. Ça a été le plus beau jour de ma vie.

Vingt ans après, Laplace disait à Napoléon : « Un des plus beaux examens que j'ai vu passer dans ma vie, c'est l'examen de votre aide de camp<sup>3</sup>, le général Drouot ».

<sup>1</sup> les matières indiquées au programme — предметы, указанные в программе

<sup>2</sup> rira bien qui rira le dernier — хорошо смеётся тот, кто смеётся последним (поговорка)

<sup>3</sup> de votre aide de camp — вашего адъютанта

## UNE RENCONTRE

L'insurrection<sup>1</sup> commença dans la nuit. La nuit était sombre. Pas de réverbères dans les rues. Sur la Néva on voyait la silhouette d'un grand bateau — c'était le croiseur « *Аврора* ». Les feux du croiseur étaient éteints<sup>2</sup> et les canons<sup>3</sup> étaient tournés du côté du Palais d'Hiver.

Dans l'obscurité on entendait au loin des coups de fusil. Dans la rue des soldats rouges et des matelots se chauffaient auprès des feux. Ils causaient tout bas en attendant l'ordre de prendre l'offensive<sup>4</sup>. Les détachements d'ouvriers ont occupé tous les ponts sur la Néva.

Sur un de ces ponts se trouvait le jeune ouvrier André Kroutov qui faisait partie d'un de ces détachements.

A la tête de ce détachement était un vieux bolchévique que tout le monde nommait Vassili Ivanovitch.

Deux fois pendant la nuit les blancs avaient attaqué ce pont, mais les rouges les avaient repoussés.

Pour traverser le pont il fallait avoir un laissez-passer<sup>5</sup> spécial.

Un homme se dirigeait vers le pont. Quand il s'approcha de la barrière, Vassili Ivanovitch fit un pas en avant, le revolver à la main, et lui demanda sévèrement :

— Votre laissez-passer.

L'homme s'arrêta sans répondre. Il n'avait pas de laissez-passer. Il rabattit le col<sup>6</sup> de son paletot et dit quelques mots à voix basse. Vassili Ivanovitch fit le salut militaire<sup>7</sup> et laissa passer l'homme sans mot dire<sup>8</sup>, ce qui étonna bien André.

L'homme entra sur le pont et disparut dans la nuit. Le chef du détachement revint à sa place à côté d'André. Il ne disait rien : il regardait toujours du côté où l'homme avait disparu.

André, intrigué, demanda à Vassili Ivanovitch :

— A-t-il montré son laissez-passer ?

<sup>1</sup> l'insurrection — вооружённое восстание

<sup>2</sup> les feux du croiseur étaient éteints — огни крейсера были потушены

<sup>3</sup> les canons — пушки

<sup>4</sup> de prendre l'offensive — перейти в наступление

<sup>5</sup> un laissez-passer — пропуск

<sup>6</sup> rabattit le col — отогнул воротник

<sup>7</sup> fit le salut militaire — отдал честь

<sup>8</sup> sans mot dire — не говоря ни слова

— Non, répondit Vassili Ivanovitch d'un air pensif, il n'a pas eu le temps de le recevoir ; il se cachait tout le temps, d'abord en Finlande, puis ici, à Pétrograd et maintenant il se dirige à Smolny.

Il se tut un moment. Quand il continua, André sentit de l'inquiétude dans sa voix.

— Pense donc, dit-il, il a passé à travers les barrières des blancs, on pouvait le tuer, tu le comprends, on pouvait le tuer...

C'est pour la première fois que le jeune ouvrier entendait son chef parler d'une voix si émue.

André le regarda attentivement et lui demanda :

— Qui est-ce donc ?

— Vladimir Ilyitch Lénine.

*D'après Kononov*

### LE BERGER<sup>1</sup> JUPILLE

Pour propager<sup>2</sup> les méthodes de Pasteur dans le monde médical, pour permettre à nos médecins de donner maintenant des soins aux personnes mordues par les chiens enragés<sup>3</sup>, on a construit dans la rue Dutot, à Paris, un superbe hôpital<sup>4</sup> qui porte le nom d'Institut Pasteur.

Dans la cour de l'Institut s'élève sur un piédestal en granit, un groupe en bronze de l'artiste Truffot. Il représente un jeune garçon qui lutte contre un chien qu'il assomme à coups de sabot<sup>5</sup>.

C'est l'image du berger Jupille, petit héros de quinze ans, dont le nom a été rendu si populaire en France à cause de l'acte courageux qu'il a modestement accompli.

Jupille fut un des premiers malades guéris de la rage, grâce à la savante découverte du grand Pasteur.

Un jour, couché sur l'herbe, Jean-Baptiste Jupille entendit tout à coup des cris terribles. Se relevant aussitôt, il aperçut un gros chien enragé qui attaquait des enfants jouant dans la campagne non loin de lui.

Jupille se jette au-devant des pauvres enfants, se mettant entre le chien et eux pour les protéger.

Alors commença une lutte héroïque.

Sans rien perdre de son courage dans cette lutte terrible, notre héros se déchausse<sup>1</sup> d'un pied et assomme son dangereux adversaire à coups de sabot.

Aussitôt l'animal tué, Jupille, couvert de morsures<sup>2</sup>, ramena au village les enfants tout tremblants qu'il venait de sauver. On l'expédia à Paris, où il fut confié aux soins<sup>3</sup> du grand Pasteur ; et celui-ci eut la joie de sauver d'une mort affreuse ce jeune héros français.

Voilà pourquoi la statue du petit berger Jupille orne<sup>4</sup> les jardins de l'institut Pasteur à Paris.

*D'après Ch. Richard*

### LE MATELOT DE SÉBASTOPOL<sup>5</sup>

Après une grande bataille devant Sébastopol, des fascistes firent prisonnier un matelot russe. Les Allemands le placèrent dans un wagon du train qui partait pour les arrières ennemis<sup>6</sup>.

Ce train traversait la France occupée. Tout à coup des avions anglais se mirent à bombarder le train allemand. Une bombe détruisit le wagon où se trouvait le prisonnier.

Le matelot sauta du wagon et se cacha dans la forêt voisine.

Le matin il quitta la forêt. Quand il sortit sur la route, il rencontra une jeune française. Comme il ne parlait pas français et ne savait comment s'adresser à cette jeune fille, il ne dit que trois mots : « Russe, matelot, Sébastopol ».

La jeune fille comprit. Elle cacha le matelot dans sa maison qui n'était pas loin.

Le soir du même jour les patriotes français accompagnèrent le matelot russe jusqu'à la ville voisine. Il continua son voyage. Dans toutes les villes et dans tous les villages

<sup>1</sup> le berger — пастух

<sup>2</sup> propager — распространять

<sup>3</sup> aux personnes mordues par les chiens enragés — лицам, укушенным бешеными собаками

<sup>4</sup> un hôpital — больница, госпиталь

<sup>5</sup> qu'il assomme à coups de sabot — которого он убивает ударами деревянного башмака

<sup>1</sup> se déchausse — разувается

<sup>2</sup> une morsure — укус

<sup>3</sup> on l'expédia à Paris où il fut confié aux soins — его отправили в Париж, где его доверили лечению...

<sup>4</sup> orner — украшать

<sup>5</sup> le matelot de Sébastopol — матрос из Севастополя

<sup>6</sup> les arrières ennemis — тыл врага

qu'il traversait il trouvait des amis. Avec ces trois mots : « Russe, matelot, Sébastopol » il traversa la France et arriva en Union Soviétique.

Le lendemain de son arrivée au pays il alla au front. Avec son régiment<sup>1</sup> il attaqua l'ennemi devant Sébastopol. Notre matelot entra un des premiers dans sa ville natale<sup>2</sup>.

### LA CHANCE DE GRIBOUILLE<sup>3</sup>

Il y avait sept ans que Gribouille servait son maître, quand il lui dit enfin : « Maître, mon temps est fini ; je voudrais retourner chez ma mère, donnez-moi mes gages »<sup>4</sup>. Et le maître lui donna un lingot d'argent<sup>5</sup> aussi gros que sa



<sup>1</sup> avec son régiment — со своим полком

<sup>2</sup> dans sa ville natale — в свой родной город

<sup>3</sup> Gribouille — сказочный герой, который делает всё наоборот

<sup>4</sup> mes gages — моё жалованье

<sup>5</sup> un lingot d'argent — слиток серебра

tête. Gribouille, jetant le paquet sur son épaule, se mit en route. Tandis qu'il marchait lentement, il vit un homme qui s'avancé gaiement sur son cheval. « Ah ! dit Gribouille à haute voix, quelle belle chose que d'aller à cheval !<sup>1</sup> On est comme sur une chaise et cependant on avance sans presque savoir comment ». Le cavalier<sup>2</sup> qui l'entendit s'écria : « Eh bien, Gribouille, pourquoi vas-tu à pied ? — Ah ! il le faut bien ; je porte à la maison ce lourd lingot d'argent. Il est vrai que c'est de l'argent, mais il me fait mal aux épaules. — Veux-tu changer avec moi ? Je te donnerai mon cheval et tu me donneras ton lingot. — De tout mon cœur ! » Le cavalier mit pied à terre, prit l'argent, aida Gribouille à monter, lui mit la bride<sup>3</sup> en mains et ajouta : « Si tu veux aller très vite, crie : hop ! hop ! » Gribouille fut très content quand il se vit à cheval. Au bout d'un moment, il lui sembla qu'il devait aller plus vite ; aussi se mit-il à crier : hop ! hop ! Voilà le cheval parti au galop ; et avant qu'il comprit ce qui lui arrivait, le pauvre Gribouille se trouva par terre. En ce moment un paysan, conduisant une vache passa sur la route. Notre héros lui dit : « Aller à cheval n'est pas une petite affaire, car on risque de se casser la tête. Votre vache me plaît, parce qu'on peut marcher tranquillement derrière, et on a du lait, du beurre et du fromage tous les jours ». « Si elle te plaît tant, je veux bien te la donner en échange<sup>4</sup> de ton cheval ». Gribouille accepta avec enthousiasme ; le paysan sur le cheval s'en alla bien vite. Gribouille mena d'abord sa vache bien tranquillement, très content d'avoir fait une si bonne affaire ! Il était près de midi ; la chaleur augmentait, et notre garçon se trouvait dans une plaine. Il avait chaud et soif. « Tiens, pensa-t-il, je vais traire<sup>5</sup> ma vache maintenant, et je boirai son lait ». Alors il l'attacha à un arbre, et comme il n'avait pas de seau pour y recueillir le lait<sup>6</sup>, il ôta sa casquette, mais la vache lui lança un coup de pied qui le renversa<sup>7</sup>. Heureu-

<sup>1</sup> quelle belle chose que d'aller à cheval ! — какая чудесная вещь ехать верхом !

<sup>2</sup> le cavalier — всадник

<sup>3</sup> la bride — узда

<sup>4</sup> en échange — в обмен

<sup>5</sup> traire — доить

<sup>6</sup> il n'avait pas de seau pour y recueillir le lait — у него не было ведра, чтобы доить корову

<sup>7</sup> qui le renversa — который его опрокинул



sement, un homme vint à passer avec un cochon<sup>1</sup>. « Qu'avez-vous », dit-il, en l'aidant à se relever. Gribouille lui raconta ce qui lui était arrivé ; alors l'homme lui dit : « Votre vache est une bête âgée qui ne vous donnera pas de lait ; elle n'est bonne que pour l'abattoir<sup>2</sup> ». « Si je la tue, à quoi me servira-t-elle ? ! La viande de vache n'est pas bonne. Ah ! si c'était un cochon, on pourrait en faire des saucisses ». « Eh bien, pour vous faire plaisir, changeons : prenez mon cochon et donnez-moi votre vache ». « Merci », dit Gribouille, et il s'en alla, emmenant le cochon par une corde attachée à son pied.

(à suivre)

## LA CHANCE DE GRIBOUILLE

(suite)

La première personne qu'il rencontra ensuite fut un paysan qui portait une oie<sup>3</sup> sous le bras. Gribouille lui raconta sa chance. Mais le paysan lui dit d'un air grave : « Écoute-moi, mon ami. Dans le village d'où j'arrive on vient de voler un cochon. Quant je t'ai vu, ma première pensée a été que tu étais le voleur. On va te mettre en prison ». Le pauvre Gribouille eut grande peur. — Mon brave homme, s'écria-t-il, prenez mon cochon et donnez-moi l'oie, je vous en prie. — J'y risque beaucoup, dit le paysan ; cependant je ne veux pas être dur avec toi qui es dans l'embaras<sup>4</sup>. Gribouille poursuivit sa route en pensant : « C'est moi qui ai fait la meilleure affaire ! D'abord nous mangerons l'oie, et puis de toutes les belles plumes je me ferai un bon coussin<sup>5</sup> sur lequel je dormirai profondément ». En arrivant au dernier village, il vit un repasseur<sup>6</sup> qui chantait gaie-ment en repassant les couteaux. Gribouille lui dit : « Vous avez l'air bien heureux, Monsieur le Repasseur ». « Et pourquoi ne le serais-je pas ? » répliqua l'autre. Un repasseur ne met jamais la main à la poche sans y trouver de l'argent. Mais, dites-moi, où avez-vous eu cette oie magnifique ? — Je l'ai échangée contre un cochon. — Et le cochon ? — Je l'avais échangé contre une vache. — Et la vache ? —

<sup>1</sup> un cochon — сви́ня

<sup>2</sup> abattoir *m* — бойня

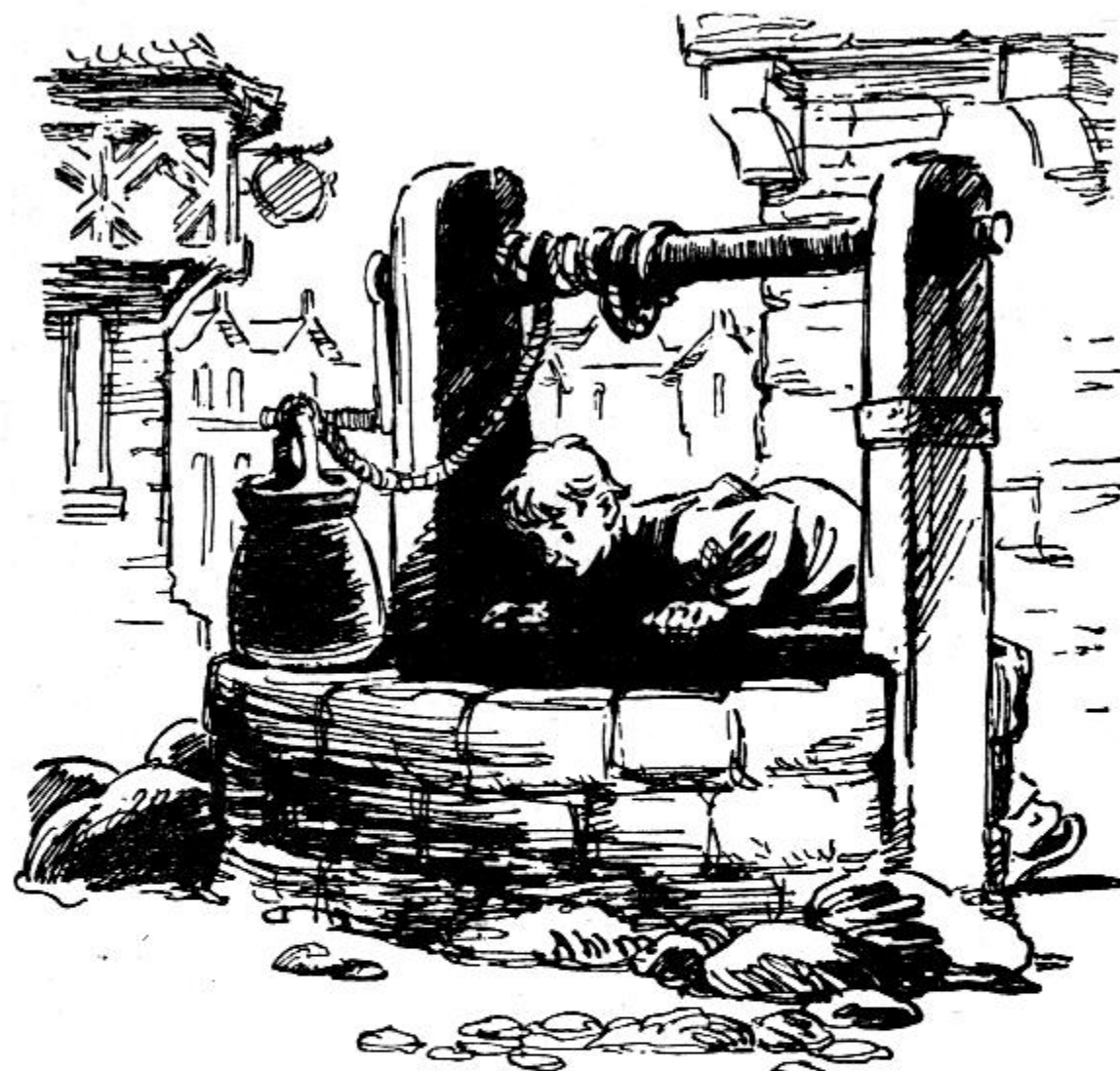
<sup>3</sup> une oie — гусь

<sup>4</sup> dans l'embaras — в затруднении

<sup>5</sup> un bon coussin — хорошая подушка

<sup>6</sup> un repasseur — точильщик

Je l'avais eue contre un cheval. — Et le cheval ? — Je l'avais acheté pour un lingot d'argent qui m'avait coûté sept ans de travail. — Vous avez eu beaucoup de chance jusqu'à présent ; mais si vous pouviez trouver de l'argent



chaque fois que vous mettriez la main à la poche, votre bonheur serait fait ! — Sans doute, mais comment arriver à cela ? — Faites-vous repasseur comme moi. Il ne vous faut qu'une meule<sup>1</sup>. En voici une ; je n'en demanderais que votre oie. Voulez-vous l'acheter ? Gribouille donna son oie pour recevoir une pierre ordinaire et s'en alla le cœur plein de joie... Cependant il commençait à être fatigué, car il marchait depuis le matin ; il avait faim, ayant mangé toutes ses provisions. Il alla jusqu'à un puits<sup>2</sup> au milieu d'un champ pour y boire un peu d'eau et se reposer un moment, et il mit sa pierre à côté de lui ; mais en se bais-

<sup>1</sup> une meule — точильный камень

<sup>2</sup> un puits — колодец

sant pour boire, il la poussa un peu et, flac ! elle tomba dans le puits. Quand il la vit tomber dans l'eau profonde, il se jeta à genoux pour remercier le ciel : « Comme je suis heureux », s'écria-t-il, aucun homme n'a autant de chance que moi. Me voilà délivré<sup>1</sup> de la lourde pierre. Et, l'âme légère, il se mit à courir jusqu'à la maison de sa mère.

## LE CHIEN

### I

Delphine et Marinette revenaient à la maison. Elles avaient acheté des provisions pour leurs parents, et il leur restait un kilomètre de chemin. Il y avait dans leur panier trois morceaux de pain, du sucre et un kilo de viande. Elles le portaient et le balançaient en chantant une jolie chanson. A un tournant<sup>2</sup> de la route elles virent un gros chien qui marchait lentement. Les deux petites filles s'étaient arrêtées. Pourtant Marinette chantait encore, mais sa voix tremblait un peu.

— N'ayez pas peur, dit le chien, je ne suis pas méchant. Au contraire<sup>3</sup>. Mais je suis bien malheureux parce que je suis aveugle<sup>4</sup>.

— Oh ! Pauvre chien ! dirent les petites, nous ne savions pas !

Le chien vint à elles en remuant la queue et flaira le panier<sup>5</sup>.

— Voilà mon histoire, dit-il, mais je vais d'abord m'asseoir un moment, je suis fatigué.

Les petites s'assirent en face de lui sur l'herbe, et Delphine mit le panier entre ses jambes.

— Ah ! que c'est bon de se reposer, soupira le chien. Donc, je vous dirai qu'avant d'être aveugle moi-même, j'étais déjà au service d'un homme aveugle. Hier encore je guidais mon maître sur les routes, et je comprends mieux, à présent, combien j'ai pu lui être utile. Je le conduisais partout. Quand nous passions auprès d'une ferme, je lui disais :

<sup>1</sup> me voilà délivré — вот я и освободился

<sup>2</sup> à un tournant — на повороте

<sup>3</sup> je ne suis pas méchant. Au contraire — я не злой. Напротив

<sup>4</sup> aveugle — слепой

<sup>5</sup> en remuant la queue et flaira le panier — виляя хвостом и понюхал корзину

« Voilà une ferme ». Les fermiers lui donnaient un morceau de pain, me jetaient un os<sup>1</sup>, et nous couchaient tous les deux dans un coin de leur grange<sup>2</sup>. Souvent aussi nous faisons de mauvaises rencontres et je le défendais. Vous savez que les gens riches et même leurs chiens n'aiment pas beaucoup les pauvres. Mais moi, je prenais mon air méchant, et ils nous laissaient aller<sup>3</sup>. Et puis mon maître aimait beaucoup à m'écouter parler.

— Vous parlez aussi bien qu'une personne, chien, dit Marinette.

— Vous êtes bien aimable<sup>4</sup>, dit le chien. Diable, que votre panier sent bon !.. Voyons, qu'est-ce que je vous disais ?.. Ah oui ! mon maître ! Je lui rendais la vie facile, et pourtant, il n'était jamais content. Hier mon maître me dit tout à coup : « Chien, veux-tu prendre mon mal et devenir aveugle à ma place ? » Je ne m'attendais pas à ça ! Vous penserez de moi ce que vous voudrez, mais je lui ai dit non.

— Tiens ! s'écrièrent les petites, mais bien sûr ! C'est ce qu'il fallait répondre.

— N'est-ce pas ? J'avais tout de même un peu de remords de n'avoir pas accepté du premier coup<sup>5</sup>.

— Du premier coup ? Est-ce que par hasard, chien...

— Attendez ! Ce matin il s'est montré plus aimable encore que la veille. Enfin, j'ai fini par accepter. Je pris son mal, et lui, il m'abandonna sans un mot d'adieu. Et, depuis ce matin, je suis tout seul dans la campagne. Tout à l'heure, j'ai entendu deux petites filles qui chantaient, et je suis allé à votre rencontre.

— Oh, dirent les petites, vous avez bien fait de venir.

Le chien soupira et dit en flairant le panier :

— J'ai bien faim aussi... N'est-ce pas un morceau de viande que vous portez là ?

— Oui, dit Delphine. Mais vous comprenez, chien, ce sont des provisions que nous portons à nos parents... Elles ne nous appartiennent pas...

<sup>1</sup> un os — кость

<sup>2</sup> la grange — сарай

<sup>3</sup> mais moi, je prenais mon air méchant, et ils nous laissaient aller — но я принимал сердитый вид, и они нас не трогали

<sup>4</sup> aimable — любезный

<sup>5</sup> j'avais tout de même un peu de remords de n'avoir pas accepté du premier coup — меня немного мучила совесть оттого, что я сразу не согласился

— Alors, je ne vais rien demander. La viande sans doute est très bonne. Mais dites-moi, petites, ne voulez-vous pas me conduire chez vos parents? S'il ne peuvent me garder chez eux, peut-être ne refuseront-ils pas de me donner un os ou même une assiette de soupe, et de me coucher cette nuit.

— Venez, dit Delphine, nous ferons notre possible pour vous garder.

— Comme vous êtes bonnes! — disait le chien. Mais comment vous appelez-vous, petites?

— Ma sœur, dit Delphine, s'appelle Marinette et c'est elle la plus blonde.

Le chien s'arrêta pour flairer Marinette.

— Bon, dit-il, Marinette. Oh! Je saurai la reconnaître.

— Et ma sœur s'appelle Delphine, dit à son tour la plus blonde.

— Bon, Delphine, je ne l'oublierai pas non plus. J'ai connu beaucoup de petites filles, mais je dois dire que je n'ai jamais entendu d'aussi jolis noms que Delphine et Marinette.

Les petites ne purent pas s'empêcher de rougir, mais le chien ne pouvait pas le voir. Il disait qu'elles avaient aussi de très jolies voix et qu'elles étaient bien bonnes!

— Je ne sais pas si c'est vous qui avez choisi cette viande, mais je pense qu'elle est très bonne.

A chaque instant, il venait appuyer son nez contre le panier, et comme il était aveugle, il lui arriva plusieurs fois de se jeter dans les jambes de Marinette, au risque de la faire tomber.

— Écoutez, chien, lui dit Delphine, ne pensez plus à cette viande. Je ne peux pas vous la donner parce que nous l'avons achetée pour nos parents.

— Vous avez raison, dit le chien.

(à suivre)

## LE CHIEN

(suite)

### II

Tout en parlant, les petites et le chien aveugle arrivaient à la maison des parents. Le premier qui les vit fut le chat. Il courut à la cuisine et dit aux parents :

— Voilà les petites qui rentrent avec un chien. Je n'aime pas beaucoup ça, moi.

— Un chien? dirent les parents. Par exemple!<sup>1</sup>

Ils sortirent dans la cour et ils virent que le chat n'avait pas menti<sup>2</sup>.

— Comment avez-vous trouvé ce chien? demanda le père et pourquoi l'avez-vous amené ici?<sup>3</sup>

— C'est un pauvre chien aveugle, dirent les petites. Il est malheureux...

— Je n'aime pas les chiens, dit le père.

Alors, le chien fit un pas en avant, salua et dit aux parents :

— Je vois bien qu'il n'y a pas de place dans votre maison pour un chien aveugle. Mais avant de partir, permettez-moi de vous complimenter d'avoir des enfants si sages. Tout à l'heure, sur la route j'ai rencontré les petites. Elles portaient un bon morceau de viande. J'avais faim et je voulais manger cette viande. Et savez-vous ce qu'elles m'ont dit? « La viande est pour nos parents, et ce qui appartient à nos parents n'est pas pour les chiens ». Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais quand je rencontre deux fillettes aussi sages que Delphine et Marinette, je ne pense plus à ma faim et je dis que leurs parents sont bien heureux...

La mère souriait déjà aux deux petites et le père était content des compliments du chien.

— Ce sont de bonnes petites filles, dit-il, et je suis même assez content de vous voir chez nous. Vous allez avoir une bonne soupe et vous pourrez vous reposer cette nuit. Mais dites-moi, comment vous êtes devenu aveugle et pourquoi vous alliez ainsi seul par les chemins?

Alors le chien raconta encore une fois son aventure et comment il avait été abandonné. Les parents l'écoutaient avec intérêt.

— Vous êtes le meilleur des chiens, dit le père. Vous vous êtes montré si bon que je veux faire quelque chose pour vous. Restez donc chez nous. Je vous construirai une belle niche<sup>4</sup> et vous aurez chaque jour votre soupe sans compter les os. Comme vous avez beaucoup voyagé, vous nous parle-

<sup>1</sup> par exemple! — это ещё что такое!

<sup>2</sup> que le chat n'avait pas menti — что кот не солгал

<sup>3</sup> et pourquoi l'avez-vous amené ici? — и зачем вы привели его сюда?

<sup>4</sup> je vous construirai une belle niche — я выстрою вам прекрасную будку

rez des pays que vous avez traversés et ce sera pour nous l'occasion de nous instruire un peu.

Les petites étaient rouges de plaisir. Le chat lui-même regardait le chien avec amitié.

*D'après Marcel Aymé*

## LE PETIT SAPIN<sup>1</sup>

Le petit sapin dit, se parlant à lui-même : « Je voudrais ... », et il soupira.

— Qu'est-ce que tu voudrais ? demanda Jeannot Lapin<sup>2</sup>.

— Je voudrais être grand ! soupira le petit sapin. Je voudrais être le plus grand arbre de toute la forêt.

Le lendemain, il arriva quelque chose de terrible. Des bûcherons<sup>3</sup> vinrent couper les jeunes sapins, car la fête du Nouvel An approchait. Les grands arbres de la forêt, trop grands pour servir d'arbres de Nouvel An, regardaient tristement tomber leurs jeunes frères sur la neige ; après quoi, ils furent mis sur un camion.

Le petit sapin resta tout seul.

— Peut être quelqu'un achètera ce tout petit arbre, dit un des bûcherons ; et il coupa le petit sapin.

Les sapins furent portés dans une ville au bord de la mer. Bientôt tous les arbres furent achetés sauf un seul ... notre pauvre petit sapin !

Enfin un marin arriva, vit le petit arbre, l'acheta et l'emporta sur son navire<sup>4</sup>. Le petit arbre fut mis dans un coin, et s'imagina que tout le monde l'avait oublié.

Et voici que se passa une chose merveilleuse ! Un beau matin, le petit sapin se réveilla plus haut que les plus grands arbres de la forêt ! On avait décoré<sup>5</sup> le petit arbre de boules<sup>6</sup> brillantes. Et hop ! on le monta là-haut, tout au bout du grand mât<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> le petit sapin — ёлочка

<sup>2</sup> Jeannot Lapin — Кролик Жано (популярный герой французских сказок)

<sup>3</sup> un bûcheron — дровосек

<sup>4</sup> un navire — пароход

<sup>5</sup> on avait décoré — украсили

<sup>6</sup> une boule — шар

<sup>7</sup> tout au bout du grand mât — на самую верхушку большой мач-

— C'est maintenant que je puis voir au loin tout le vaste monde ! se dit à lui-même le petit sapin.

Or, ce qu'il vit d'abord lui parut bien étrange. Il apercevait seulement de l'eau, de l'eau et encore de l'eau, de l'eau aussi bleue que le ciel était bleu.

Puis le navire jeta l'ancre<sup>1</sup> dans une ville où régnait toujours l'été. On y voyait des arbres couverts de fleurs de toutes les couleurs. Le petit sapin, enchanté, regardait de tous ses yeux.



La nuit vint, les lumières s'allumèrent dans la ville, et les boules du petit sapin se mirent à briller comme des

<sup>1</sup> le navire jeta l'ancre — пароход бросил якорь

étoiles. On entendit les marins crier et chanter de joie. Sur le quai, les petits enfants chantaient gaiement, tandis que les grandes personnes riaient, dansaient et faisaient de la musique. Tout le monde était heureux, car c'était la nuit du Nouvel An.

Une à une s'éteignirent les lumières<sup>1</sup> de la ville ; cependant, les boules du petit arbre brillaient seules là-haut sur le grand mât.

## UNE VISITE

Ce matin-là, Christophe écrivait une lettre. Tout à coup on frappa à la porte. Il alla ouvrir, mécontent d'être dérangé<sup>2</sup>. Un jeune garçon de quatorze ans demanda monsieur Krafft. Christophe, bourru<sup>3</sup>, le fit entrer.

Le garçon était blond, les yeux bleus, les traits fins, pas très grand, la taille mince. Debout, devant Christophe, il restait sans parler, un peu intimidé<sup>4</sup>. Très vite il se remit, et il leva ses yeux limpides<sup>5</sup>. Christophe sourit, en regardant le charmant visage ; et le jeune garçon sourit aussi.

— Eh bien, lui dit Christophe, qu'est-ce que vous voulez ?

— Je suis venu ... dit l'enfant.

— Je vois bien que vous êtes venu, dit Christophe en riant. Mais pourquoi êtes-vous venu ? Regardez-moi, est-ce que vous avez peur de moi ?

Le jeune garçon retrouva son sourire, secoua la tête et dit :

— Non.

— Bravo ! Alors, dites-moi d'abord qui vous êtes.

— Je suis ... , dit l'enfant.

Il s'arrêta encore. Ses yeux qui faisaient curieusement le tour de la chambre, venaient de découvrir, sur la cheminée une photographie d'Olivier, qui était l'ami de Christophe dans sa jeunesse et qui était mort depuis longtemps.

Christophe suivit machinalement la direction de son regard.

<sup>1</sup> une à une s'éteignirent les lumières — один за другим погасли огни

<sup>2</sup> d'être dérangé — быть обеспокоенным

<sup>3</sup> bourru — недовольный, надутый

<sup>4</sup> intimidé — застенчивый, смущённый

<sup>5</sup> limpide — прозрачный, ясный

— Allons ! fit-il. Courage !

L'enfant dit :

— Je suis son fils.

Christophe tressauta<sup>1</sup> ; il se souleva de sa chaise, saisit le jeune garçon par les deux bras et l'attira à lui ; retombé sur sa chaise, il le tenait, étroitement serré<sup>2</sup> ; leurs figures se touchaient presque ; et il le regardait, et il le regardait en répétant :

— Mon petit ... mon pauvre petit.

Brusquement, il lui prit la tête entre ses mains, et il l'embrassa sur le front, sur les yeux, sur les joues, sur le nez, sur les cheveux. Le jeune garçon, effrayé et choqué par la violence<sup>3</sup> de ces démonstrations, se dégagea de ses bras. Christophe le laissa.

Il se cacha le visage dans ses mains, il appuya son front contre le mur et il resta ainsi pendant quelques instants. Le petit attendait, Christophe releva la tête, sa figure était apaisée<sup>4</sup>, il regarda l'enfant avec un sourire triste.

— Je t'ai effrayé, dit-il. Pardon ... Vois-tu, c'est que je t'aimais bien.

Il demanda : « Comment t'appelles-tu ? »

— Georges.

— Quel âge as-tu ?

— Quatorze ans.

— Et qu'est-ce qui t'a donné l'idée de venir me voir ?

— C'est que papa vous aimait plus que tout.

*D'après R. Rolland*

## LA MÈRE SAUVAGE

Quand la guerre fut déclarée<sup>5</sup>, le fils Sauvage partit laissant sa mère seule dans la maison.

Elle resta donc toute seule dans sa maison loin du village, près du bois. La mère Sauvage continua sa vie ordinaire dans sa chaumière<sup>6</sup> qui fut bientôt couverte par les neiges. Elle allait au village une fois par semaine chercher du pain et un peu de viande. On disait qu'il y avait des loups

<sup>1</sup> tressauta — содрогнулся, вздрогнул

<sup>2</sup> étroitement serré — тесно прижав

<sup>3</sup> la violence — сила

<sup>4</sup> sa figure était apaisée — его лицо успокоилось

<sup>5</sup> quand la guerre fut déclarée — когда была объявлена война

<sup>6</sup> la chaumière — хижина

dans les bois; la vieille sortait le-fusil au dos, le fusil de son fils.

Un jour les Prussiens arrivèrent. On les logea<sup>1</sup> dans les maisons des habitants du village. Quatre soldats furent logés chez la vieille. C'étaient quatre gros garçons blonds, aux yeux bleus.

La vieille demandait chaque jour aux soldats :

— Savez-vous où est parti le vingt-troisième régiment français ? Mon garçon est là.

Ils répondaient qu'ils ne savaient pas.

Un matin quand la vieille femme était seule à la maison, on lui apporta une lettre. C'était la lettre d'un soldat, camarade de son fils, qui lui écrivait que son fils avait été tué.

La vieille resta immobile, tellement frappée qu'elle ne souffrait pas encore. Puis peu à peu les larmes montèrent à ses yeux et son cœur se serra. Elle n'embrassera donc plus son enfant, plus jamais. Les Prussiens avaient tué son fils.

Quand le déjeuner fut fini, elle se mit à porter du foin dans le grenier<sup>2</sup> où couchaient les Prussiens. Ils s'étonnèrent, mais elle leur expliqua : « Vous aurez moins froid », et ils l'aidèrent. Bientôt le grenier était plein de foin jusqu'au toit de paille<sup>3</sup>.

Au dîner la mère Sauvage ne mangeait point. Elle dit qu'elle était malade. Puis elle alluma un bon feu pour se chauffer et les quatre Allemands montèrent dans leur grenier par une échelle. Quand la porte du grenier fut fermée, la vieille enleva l'échelle, puis ouvrit sans bruit la porte et alla chercher de la paille. Elle allait dans la neige si doucement qu'on n'entendait rien.

Bientôt la cuisine fut pleine de paille. Alors la vieille alluma la paille, puis elle sortit et resta debout devant sa chaumière, armée de son fusil.

Une clarté illumina la maison. On entendit un grand cri, puis le toit s'écroula<sup>4</sup>, le feu monta dans le ciel. Toute la chaumière flamba ; un moment après elle s'écroula.

Des gens arrivaient, des paysans, des Prussiens.

On trouva la femme assise devant sa maison tranquille et satisfaite<sup>5</sup>. Un officier allemand lui demanda.

<sup>1</sup> loger — квартировать, стоять на квартирах

<sup>2</sup> le grenier — чердак

<sup>3</sup> la paille — солома

<sup>4</sup> s'écroula — обрушилась

<sup>5</sup> satisfaite — удовлетворённая

— Où sont les soldats ?

Elle tendit son bras maigre vers l'incendie<sup>1</sup> et répondit d'une voix forte :

— Là-dedans.

*D'après Guy de Maupassant*

## LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS

Phileas Fogg est riche. Sa maison est grande et belle. Il n'a ni femme, ni enfants. Il ne parle jamais de sa vie. Il n'a qu'un seul domestique<sup>2</sup>. Il déjeune et dîne au Club à des heures déterminées<sup>3</sup>. Il rentre chez lui à minuit précis<sup>4</sup>.

Passepartout, son nouveau domestique, est un vrai Parisien. C'est un brave garçon au visage aimable.

C'est aujourd'hui le premier jour, que Passepartout est chez son nouveau maître, et lorsque Phileas Fogg sort pour aller à son club, Passepartout se met à visiter la maison, de la cave au grenier<sup>5</sup>. La maison propre et bien organisée lui plaît. « Cela me va, cela me va<sup>6</sup>, se dit Passepartout. Il voit un programme sur le mur dans la chambre de son maître. C'est le programme de la journée de celui-ci : tout y est noté, régularisé. « Cela me va, cela me va », répète Passepartout. « Un homme, calme. Eh bien, je suis content de le servir ».

Pendant que Passepartout visite ainsi la maison, Phileas Fogg, enragé joueur de cartes<sup>7</sup>, entre au club. Ses partenaires habituels John Sullivan, Samuel Fallentin, Thomas Flanagan, Andrew Stuart et Gauthier Ralph, tous personnages riches représentants de l'industrie et de la finance, sont là. Une conversation commence.

— Eh bien, Ralph, demande Thomas Flanagan, où en est cette histoire de vol<sup>8</sup>?

<sup>1</sup> l'incendie *m* — пожар

<sup>2</sup> un domestique — слуга

<sup>3</sup> à des heures déterminées — в строго определённые часы

<sup>4</sup> à minuit précis — ровно в полночь

<sup>5</sup> de la cave au grenier — от подвала до чердака

<sup>6</sup> cela me va — это мне подходит

<sup>7</sup> enragé joueur de cartes — яростный игрок в карты

<sup>8</sup> où en est cette histoire de vol? — в какой стадии находится эта история с кражей?

— Eh bien, répond Andrew Stuart, la banque est volée et le voleur a disparu comme une ombre.

Tous les journaux parlent de ce vol. Il a eu lieu trois jours auparavant, le 29 septembre. Une somme de cinquante-cinq milles livres en bank-notes a été prise sur la table du caissier<sup>1</sup> principal de la Banque d'Angleterre!

Les chances sont en faveur<sup>2</sup> du voleur qui sans doute est un habile homme, dit Andrew Stuart.

— Allons donc<sup>3</sup> ! répond Ralph. Où trouvera-t-il un pays pour se cacher ?

— Où ira-t-il ?

— Je n'en sais rien, répond Andrew Stuart, mais après tout, la terre est assez vaste.

— Eh bien, non, dit Fogg, la terre n'est plus si vaste, elle a diminué<sup>4</sup>. On la parcourt maintenant dix fois plus vite qu'il y a cent ans, et le voleur sera trouvé plus vite.

— Mais aussi le voleur s'enfuira-t-il plus vite ?

— A vous de jouer, Monsieur Stuart, dit Phileas Fogg.

La conversation continue pendant le jeu.

— Ainsi, dit Stuart, vous trouvez que la terre a diminué parce qu'on fait maintenant le tour du monde en trois mois. . .

— On peut faire le tour du monde en quatre-vingts jours, dit Fogg.

— En quatre-vingts jours, c'est impossible. Pensez donc au mauvais temps, aux vents contraires, aux mauvaises rencontres.

— J'y pense, répond Phileas Fogg, et tout de même 80 jours suffisent<sup>5</sup>.

— Théoriquement vous avez raison, Monsieur Fogg, mais dans la pratique . . .

— Dans la pratique aussi, Monsieur Stuart.

— J'en doute.

— Eh bien, partons ensemble.

— Eh non ! s'écrie Stuart, mais je veux bien parier<sup>6</sup> quatre mille livres (100 000 fr.) qu'un tel voyage est impossible.

— Très possible, au contraire, répond M. Fogg.

<sup>1</sup> le caissier — кассир

<sup>2</sup> en faveur — в пользу

<sup>3</sup> allons donc — полноте!

<sup>4</sup> a diminué — уменьшилась

<sup>5</sup> suffisent — достаточны

<sup>6</sup> parier — держать пари, спорить

— Eh bien, faites-le donc !

— Le tour du monde en quatre-vingts jours ?

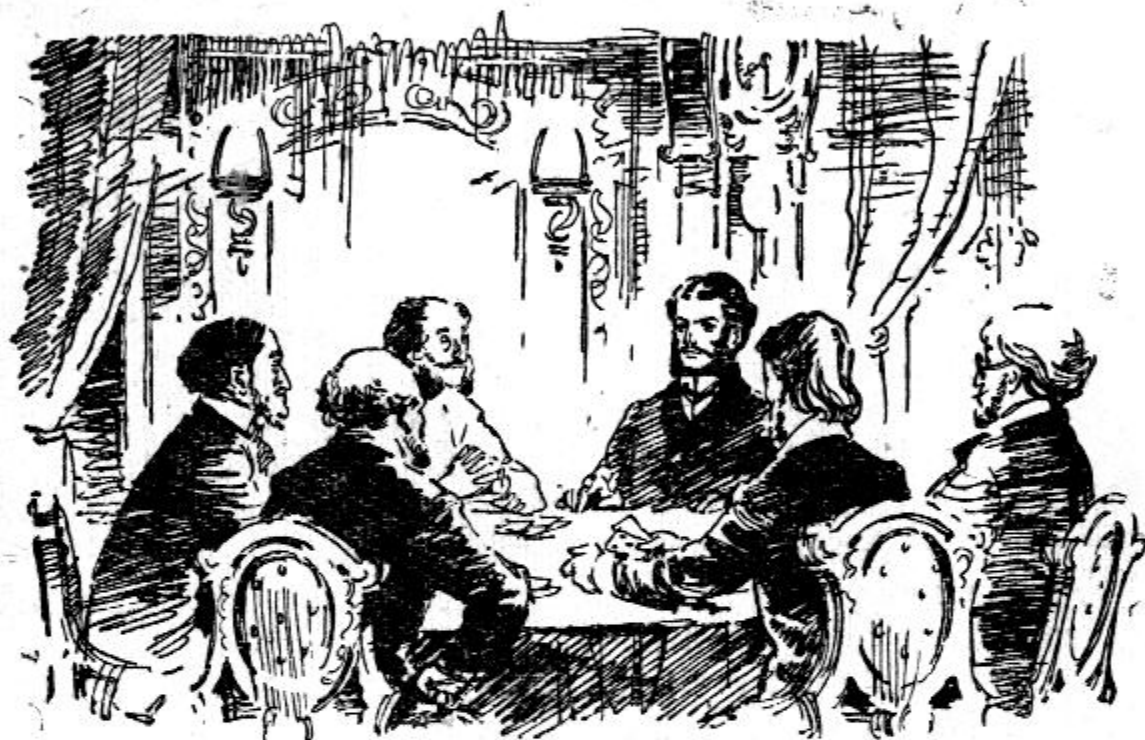
— Oui.

— Je le ferai.

— Quand ?

— Tout de suite. Mais je vous préviens<sup>1</sup> que vous le payerez.

— Mon cher Stuart, dit Fallentin, calmez-vous. Ce n'est pas sérieux.



— Quand je dis « je parie », répond Andrew Stuart, c'est toujours sérieux.

Fogg, se tourne vers ses partenaires.

— J'ai vingt mille livres à la Banque Baring Frères. Je les risquerai<sup>2</sup>!

— Vingt mille livres ! s'écrie John Sullivan. Mais un retard imprévu<sup>3</sup> peut vous les faire perdre<sup>4</sup>!

— Il n'y a rien d'imprévu, répond Fogg.

— Mais, M. Fogg, ces quatre-vingts jours sont le minimum de temps.

— Ce minimum suffira à tout.

<sup>1</sup> je vous préviens — я вас предупреждаю

<sup>2</sup> je les risquerai — я ими рискну

<sup>3</sup> un retard imprévu — неожиданная задержка

<sup>4</sup> peut vous les faire perdre — может заставить вас их потерять

— Mais il faudra sauter des chemins de fer sur les navires et des navires sur les chemins de fer avec une exactitude mathématique.

— Je le ferai !

(à suivre)

## LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS

(suite)

Le pari est conclu et à sept heures vingt-cinq, le 2 octobre 1872, Phileas Fogg quitte le club.

Passepartout, qui a déjà étudié le programme de la journée de son maître, est très surpris quand Phileas Fogg rentre si tôt.

Le maître monte à sa chambre et appelle: « Passepartout ! »

Passepartout ne répond pas.

« Passepartout », répète M. Fogg.

Passepartout monte chez son maître.

— C'est la deuxième fois que je vous appelle, dit M. Fogg.

— Mais il n'est pas minuit, répond Passepartout.

— Je le sais, mais nous partons pour un voyage dans dix minutes. Nous ferons le tour du monde.

Passepartout le regarde et ne comprend pas. « Le tour du monde », murmure-t-il.

— Oui, en quatre-vingts jours, répond M. Fogg. Aussi n'avons-nous pas une minute à perdre.

— Mais les valises ?

— Pas de valises. Un sac de voyage. Dedans deux chemises, deux paires de chaussettes<sup>1</sup>. Nous achèterons le reste en route. Allez.

Passepartout veut répondre, il ne peut pas.

— Ah bien, se dit-il, voilà ma tranquillité déjà finie.

A huit heures Passepartout a préparé le sac de voyage et M. Fogg est prêt pour le voyage.

A huit heures quarante, Fogg et Passepartout sont dans le train.

A huit heures quarante-cinq le train se met en marche et le voyage autour du monde commence !

A Londres, tout le monde parle du tour du monde en quatre-vingts jours. Les membres du Reform-Club parient pour ou contre Phileas Fogg et son voyage. On parie pour

<sup>1</sup> deux paires de chaussettes — две пары носков

lui. Mais trois jours après son départ le directeur de la police de Londres reçoit une dépêche :

Suez à Londres  
Scotland Yard

Je file<sup>1</sup> voleur de Banque Phileas Fogg. Envoyez sans retard mandat d'arrêt<sup>2</sup> à Bombay (Indes Anglaises).

Fix, détective.

De nouveau Londres parle de Fogg. Mais maintenant on en parle comme d'un voleur. On parle de la vie mystérieuse<sup>3</sup> de Phileas Fogg, de son pari, de son voyage étrange. Et la police anglaise envoie un mandat d'arrêt.

Le voyage de M. Fogg, commencé à Londres, a continué sans difficulté<sup>4</sup>. Nos voyageurs ont quitté le train pour un navire, le *Mongolia* et les voilà qui s'approchent de Suez où les premières difficultés les attendent.

Le jour de l'arrivée du *Mongolia* à Suez, deux hommes se promènent sur le quai au milieu de la foule. L'un d'eux est le consul d'Angleterre. L'autre, un petit homme au visage maigre et intelligent, est le détective Fix. Ce Fix doit surveiller<sup>5</sup> tous les voyageurs qui passent par Suez, et si l'un d'eux lui semble suspect<sup>6</sup>, il doit le filer, demander un mandat d'arrêt et l'arrêter. Fix a reçu hier du directeur de la police de Londres le signalement<sup>7</sup> du voleur de la Banque. Il attend donc l'arrivée du *Mongolia* car le voleur peut bien y être. Fix se promène et par habitude professionnelle examine<sup>8</sup> les passants.

— Mais ce navire n'arrivera donc pas ! s'écrie Fix quand l'horloge du port sonne dix heures.

— Il ne peut être loin, répond le consul.

— Combien de temps stationnera-t-il à Suez ?

— Quatre heures.

— Et de Suez ce navire va directement à Bombay ?

— Directement.

<sup>1</sup> je file — я слежу за

<sup>2</sup> mandat d'arrêt — ордер на арест

<sup>3</sup> mystérieuse — таинственная

<sup>4</sup> sans difficulté — без затруднений

<sup>5</sup> surveiller — следить за

<sup>6</sup> suspect — подозрительный

<sup>7</sup> le signalement — приметы

<sup>8</sup> examine — рассматривает



— Et bien, dit Fix, si le voleur a pris cette route et ce navire, il doit s'arrêter à Suez.

En ce moment, *le Mongolia* entre au port. Fix examine tout les voyageurs qui mettent pied à terre. L'un d'eux



s'approche de lui, lui demande poliment s'il peut lui indiquer<sup>1</sup> les bureaux du consul anglais. En même temps ce voyageur présente un passeport. Fix prend le passeport et d'un rapide coup d'œil il lit le signalement. Le signalement du passeport

<sup>1</sup> indiquer — указать

reproduit trait pour trait<sup>1</sup> celui qu'il a reçu du directeur de la police.

— Ce passeport n'est pas le vôtre ? dit-il au voyageur.

— Non, répond celui-ci, c'est le passeport de mon maître.

— Mais, dit Fix, il doit aller lui-même aux bureaux.

— Et où sont ces bureaux ?

— Là, au coin de la place.

— Alors j'irai chercher mon maître.

Le voyageur retourne à bord et l'inspecteur se dirige rapidement vers les bureaux du consul.

(à suivre)

## LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS

(suite)

— Monsieur, dit-il au consul, je crois que notre homme est à bord du *Mongolia*.

— Bien, Monsieur Fix, répond le consul. Mais peut-être ne viendra-t-il pas à mon bureau.

— Monsieur le consul, répond l'agent, si c'est un homme habile<sup>2</sup>, il viendra.

Il ne finit pas sa phrase. On frappe à la porte. C'est Fogg et Passepartout. Ils présentent leurs passeports.

Le consul prend les passeports et lit attentivement.

— Vous êtes Phileas Fogg ?

— Oui, monsieur.

— Vous venez de Londres ?

— Oui.

— Et vous allez ?

— A Bombay.

— Bien, monsieur.

Le consul signe<sup>3</sup> le passeport et M. Fogg sort.

— Eh bien ? demande l'inspecteur.

— Eh bien, il a l'air d'un honnête<sup>4</sup> homme.

— Possible, répond Fix. Mais ne trouvez-vous pas, monsieur le consul, qu'il ressemble<sup>5</sup> trait pour trait au signalement du voleur de la Banque ?

— Ah, vous savez, tous les signalements se ressemblent !

<sup>1</sup> reproduit trait pour trait — воспроизводит точка в точку

<sup>2</sup> habile — ловкий

<sup>3</sup> signe — подписывает

<sup>4</sup> honnête — честный

<sup>5</sup> ressemble — походит

« Le domestique paraît aimable, pense Fix, je lui parlerai et il me répondra ». — A bientôt, monsieur, dit-il au consul.

Fix trouve Passepartout sur le quai.

— Eh bien, mon ami, lui dit-il, votre passeport est-il visé ?

— Ah, c'est vous, monsieur. Oui, tout est en règle<sup>1</sup>.

— Et vous regardez le pays ?

— Oui, mais nous allons si vite qu'il me semble que je voyage en rêve. A Paris nous sommes restés de sept heures à huit heures du matin. Je n'ai revu cette capitale qu'entre la gare du Nord et la gare de Lyon. Je le regrette bien !

— Vous êtes donc bien pressés ?<sup>2</sup>

— Moi non, mais c'est mon maître !

Vous avez donc quitté Londres précipitamment ?

— Je le crois bien !

— Mais où va-t-il donc, votre maître ?

— Il fait le tour du monde en quatre-vingts jours ! Un pari, dit-il.

— Est-il riche ?

— Eh oui ! il a une jolie somme avec lui en bank-notes toutes neuves.

— Et vous le connaissez depuis longtemps, votre maître ?

— Moi ! Je suis entré à son service le jour même de notre départ.

« C'est bien le voleur », pense Fix.

Il revient aux bureaux du consul.

— Monsieur, dit-il au consul, je tiens mon homme. Il faut un mandat d'arrêt.

— Envoyez une dépêche à Londres et demandez un mandat. Que faire ?

Fix envoie une dépêche et s'embarque à bord du *Mongolia*<sup>3</sup> pour filer M. Fogg jusqu'à Bombay ou même jusqu'à Calcutta.

Le port de Bombay n'est qu'à trois jours de Calcutta. Donc, Fix ne peut compter que sur quelques jours pour recevoir le mandat d'arrêt. Aussi à peine débarqué<sup>4</sup>, court-il chez le directeur de police de Bombay.

<sup>1</sup> tout est en règle — всё в порядке

<sup>2</sup> vous êtes donc bien pressés ? — так вы очень торопитесь ?

<sup>3</sup> s'embarque à bord du *Mongolia* — садится на пароход

«Монголия»

<sup>4</sup> à peine débarqué — как только он сошёл с парохода

— A-t-on reçu de Londres un mandat d'arrêt ?

— On n'a rien reçu.

Fix comprend qu'il lui faut suivre son homme plus loin. Et la poursuite<sup>1</sup> continue de Bombay à Calcutta. A Calcutta pas de mandat.

Ils arrivent à Hong-Kong. Fix n'y trouve pas de mandat.

Le navire entre enfin dans le port de Liverpool. A midi moins vingt le 21 décembre, Phileas Fogg débarque sur le quai. Il a fait le tour du monde. Il n'est plus qu'à six heures de Londres. Il doit y arriver à temps. Mais à ce moment Fix, qui a reçu enfin son mandat d'arrêt, s'approche de Fogg, lui met la main sur l'épaule et dit :

— Vous êtes bien Phileas Fogg ?

— Oui, monsieur.

— Au nom de la Reine, je vous arrête !<sup>2</sup>

(à suivre)

## LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS

(suite)

Voilà Phileas Fogg en prison. Au moment de l'arrestation, Passepartout a voulu se jeter sur le détective. Des policiers l'ont retenu. M. Fogg-au poste de police est assis sur un banc. Il est calme comme toujours. L'horloge sonne. Il compte les coups : deux heures ! A huit heures quarante on l'attend au Reform-Club. A deux heures trente-trois minutes on entend du bruit, la porte s'ouvre. C'est Fix. Fix est hors d'haleine<sup>3</sup>. Il ne peut parler.

— Monsieur, balbutie-t-il<sup>4</sup> . . . pardon . . . Le signalement . . . Trait pour trait votre visage . . . voleur arrêté depuis trois jours . . . Vous . . . libre.

Phileas Fogg est libre.

Il ne prononce pas un seul mot. Il a déjà quitté le poste de police. Il s'est jeté dans une voiture. Le voici à la gare de Liverpool. Il est deux heures quarante. L'express pour Londres est déjà parti. Phileas Fogg commande alors un train spécial . . .

<sup>1</sup> la poursuite — преследование

<sup>2</sup> au nom de la Reine, je vous arrête ! — именем королевы, я вас арестую !

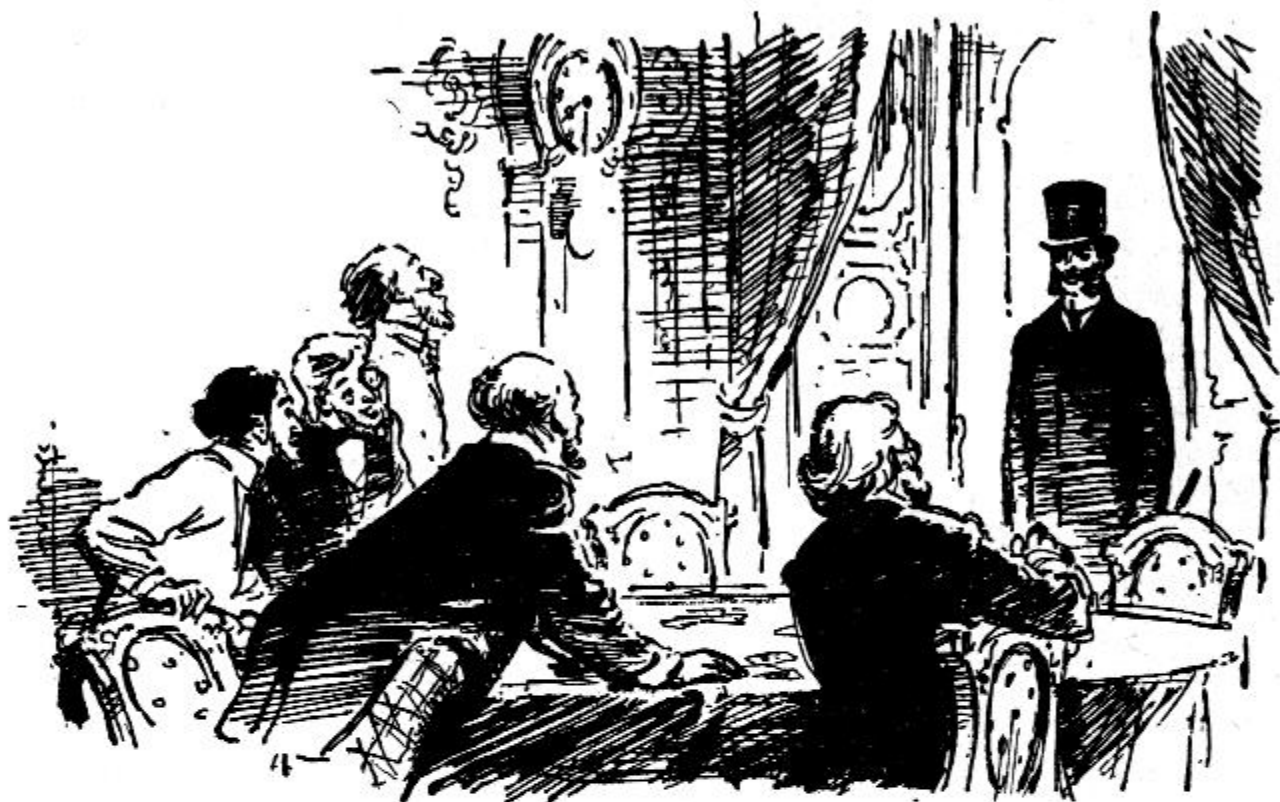
<sup>3</sup> est hors d'haleine — задыхается

<sup>4</sup> balbutie-t-il — он бормочет

A Londres.

Les cinq partenaires de Phileas Fogg sont depuis sept heures dans le grand salon du Reform-Club.

Au moment où l'horloge du grand salon marque huit heures vingt-cinq, Andrew Stuart se lève et dit :



— Messieurs, dans vingt minutes le délai<sup>1</sup> du pari entre Mr. Phileas Fogg et nous expirera<sup>2</sup>.

— Attendons, répond Samuel Fallentin. Vous savez que notre ami est très exact<sup>3</sup>. Il n'arrive jamais ni trop tard, ni trop tôt et il sera ici à la dernière minute.

A ce moment l'horloge du salon sonne huit heures quarante.

— Encore cinq minutes, dit Andrew Stuart.

Les cinq collègues se regardent.

— Huit heures quarante-quatre ! dit John Sullivan d'une voix dans laquelle on sent un tremblement.

Plus qu'une minute, et le pari est gagné. Andrew Stuart et ses amis comptent les secondes.

A la quarantième seconde, rien. A la cinquantième, rien encore !

<sup>1</sup> le délai — срок

<sup>2</sup> expirera — истечёт

<sup>3</sup> exact — точный

A la cinquante-septième seconde, la porte du salon s'ouvre, Phileas Fogg apparaît et de sa voix calme :

— Me voici, messieurs ! dit-il.

*D'après Jules Verne*

## JEAN VALJEAN<sup>1</sup>

Jean Valjean fut libéré après dix-neuf ans de travaux forcés<sup>2</sup>. Il se mit en route, à pied, pour retourner dans son village, et traversa ainsi la petite ville de D. C'était le soir ; il marchait depuis le matin ; il était très fatigué.

Il y avait alors à D. une belle auberge à l'enseigne de la Croix-de-Colbas<sup>3</sup>. L'homme se dirigea vers cette auberge qui était la meilleure du pays. Il entra dans la cuisine, laquelle s'ouvrait sur la rue. Un grand feu flambait gaîment dans la cheminée<sup>4</sup>. L'aubergiste<sup>5</sup> était fort occupé à préparer un très bon dîner pour des rouliers<sup>6</sup> qu'on entendait rire et parler à grand bruit dans une salle voisine.

L'aubergiste entendant la porte s'ouvrir et entrer un nouveau venu, dit sans lever les yeux :

— Que veut Monsieur ?

— Manger et coucher, dit l'homme.

— Rien de plus facile, répondit l'aubergiste.

En ce moment il tourna la tête, en regardant l'ensemble du voyageur, et ajouta : « En payant ». L'homme mit la main dans la poche de sa blouse et répondit : « J'ai de l'argent ».

— En ce cas on est à vous<sup>7</sup> dit l'aubergiste.

L'homme posa son sac à terre près de la porte, garda son bâton à la main et s'assit près du feu.

Cependant, tout en allant et venant, l'aubergiste regardait le voyageur.

— Dîne-t-on bientôt ? dit l'homme.

<sup>1</sup> Jean Valjean — Жан Вальжан — герой произведения В. Гюго «Отверженные»

<sup>2</sup> fut libéré après dix-neuf ans de travaux forcés — был освобождён после девятнадцати лет каторжных работ

<sup>3</sup> une belle auberge à l'enseigne de la Croix-de-Colbas — прекрасная гостиница под вывеской «Крест-де-Колба»

<sup>4</sup> flambait gaîment dans la cheminée — весело пылал в камине

<sup>5</sup> l'aubergiste — содержатель гостиницы

<sup>6</sup> pour des rouliers — для ломовых извозчиков

<sup>7</sup> en ce cas on est à vous — в таком случае, я к вашим услугам

— Tout à l'heure, dit l'hôte.

Pendant que le nouveau venu se chauffait, le dos tourné, l'aubergiste tira un crayon de sa poche, puis il déchira le coin d'un vieux journal qui se trouvait sur une petite table près de la fenêtre. Sur la marge<sup>1</sup> blanche il écrivit une ligne ou deux, et remit le papier à un enfant qui lui servait de marmiton<sup>2</sup>. L'aubergiste dit un mot au marmiton, et l'enfant partit en courant dans la direction de la mairie<sup>3</sup>.

Le voyageur n'avait rien vu de tout cela. Il demanda encore une fois :

— Dîne-t-on bientôt ?

— Tout à l'heure, dit l'aubergiste.

L'enfant revint. Il rapportait le papier. L'aubergiste le lut attentivement, puis il fit un pas vers le voyageur.

— Monsieur, dit-il, je ne puis vous recevoir. L'homme se leva.

— Comment ? Pourquoi ? Voulez-vous que je paye d'avance ? J'ai de l'argent, vous dis-je.

— Ce n'est pas cela.

— Quoi donc ?

— Vous avez de l'argent. . .

— Oui, dit l'homme.

— Et moi, dit l'aubergiste, je n'ai pas de chambre. L'homme reprit tranquillement :

— Mettez-moi à l'écurie<sup>4</sup>.

— Je ne puis.

— Pourquoi ?

— Les chevaux prennent toute la place.

— Et bien ! reprit l'homme, un coin dans le grenier<sup>5</sup>. Nous verrons cela après dîner.

— Je n'ai pas de dîner.

Cette déclaration<sup>6</sup> parut grave à l'étranger. Il se leva.

— Ah ! bah ! mais je meurs de faim. J'ai marché dès le soleil levé, j'ai fait douze lieues. Je paye. Je veux manger.

— Je n'ai rien, dit l'hôte.

L'homme éclata de rire et se tourna vers la cheminée.

— Rien, et tout cela ?

<sup>1</sup> sur la marge — на полях (газеты, тетради)

<sup>2</sup> qui lui servait de marmiton — который был у него поварёнком

<sup>3</sup> la mairie — мэрия

<sup>4</sup> mettez-moi à l'écurie — поместите меня в конюшню

<sup>5</sup> dans le grenier — на чердаке

<sup>6</sup> cette déclaration — это заявление

— Tout cela m'est retenu<sup>1</sup>.

— Par qui ?

— Par ces messieurs les rouliers.

— Combien sont-ils ?

— Douze.



— Il y a là à manger pour vingt.

— Ils ont tout retenu et tout payé d'avance.

— Je suis à l'auberge, j'ai faim et je reste.

— Allez-vous en, dit l'aubergiste.

Le voyageur se retourna vivement, et, comme il ouvrait la bouche pour parler, l'aubergiste le regarda fixement et ajouta à voix basse :

— Eh bien, assez de paroles comme cela. Je sais qui vous êtes ? En vous voyant entrer, je me suis douté de quelque chose<sup>2</sup> ; j'ai envoyé à la mairie, et voici ce qu'on m'a répondu. Savez-vous lire ?

<sup>1</sup> tout cela m'est retenu — всё это уже заказано

<sup>2</sup> je me suis douté de quelque chose — я кое-что заподозрил

En parlant ainsi, il remit à l'étranger le papier qui venait de voyager de l'auberge à la mairie et de la mairie à l'auberge. L'homme le lut. L'aubergiste reprit après un silence :

— J'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde<sup>1</sup>. Allez-vous en.

L'homme baissa la tête, prit le sac qu'il avait posé à terre ; et s'en alla.

*Victor Hugo. « Les Misérables »*

## LES TROIS MOUSQUETAIRES<sup>2</sup>

### *Extrait*

M. de Tréville était dans son salon avec ses amis. D'Artagnan, que l'on connaissait bien dans cette maison, alla droit à son cabinet et le fit prévenir<sup>3</sup> qu'il l'attendait pour une affaire importante.

D'Artagnan était là depuis cinq minutes à peine, lorsque M. de Tréville entra. Au premier coup d'œil, le capitaine comprit qu'il se passait quelque chose de nouveau.

— Vous m'avez demandé, mon jeune ami ? dit M. de Tréville.

— Oui, monsieur, dit d'Artagnan, et vous me pardonnez, je l'espère, de vous avoir dérangé<sup>4</sup> quand vous saurez de quelle chose importante il est question.

— Dites alors, je vous écoute.

— Il s'agit, dit d'Artagnan, de l'honneur et peut-être de la vie de la reine<sup>5</sup>.

— Que dites-vous là ? demanda M. de Tréville en regardant autour de lui s'ils étaient bien seuls.

— Je dis, monsieur, que le hasard<sup>6</sup> m'a rendu maître d'un secret...

— Que vous garderez, j'espère, jeune homme, sur votre vie.

— Mais que je dois vous confier<sup>7</sup>, à vous, monsieur, car

<sup>1</sup> j'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde — я привык быть вежливым со всеми

<sup>2</sup> Основной темой этого объёмного романа Дюма является дружба отважных королевских мушкетёров и их борьба с кардиналом Ришельё на стороне королевы Анны Австрийской

<sup>3</sup> et le fit prévenir — и просил предупредить его

<sup>4</sup> de vous avoir dérangé — что я вас побеспокоил

<sup>5</sup> la reine — королева

<sup>6</sup> le hasard — случай

<sup>7</sup> confier — доверить

vous seul pouvez m'aider dans la mission<sup>1</sup> que je viens de recevoir de la reine.

— Ce secret est-il à vous ?

— Non, monsieur, c'est celui de la reine.

— Etes-vous autorisé<sup>2</sup> par la reine à me le confier ?

— Non, monsieur, car au contraire le plus profond secret m'est recommandé.

— Gardez votre secret, jeune homme, et dites-moi ce que vous désiriez.

— Je désire recevoir un congé<sup>3</sup> de quinze jours.

— Quand cela ?

— Cette nuit même.

— Vous quittez Paris ?

— Je vais en mission<sup>4</sup>.

— Pouvez-vous me dire où ?

— A Londres.

— Quelqu'un a-t-il intérêt à ce que vous n'arriviez pas à votre but<sup>5</sup> ?

— Le cardinal, je le crois, donnerait tout au monde pour m'empêcher de réussir<sup>6</sup>.

— Et vous partez seul ?

— Je pars seul.

— En ce cas<sup>7</sup>, vous ne passerez pas Bondy ; c'est moi qui vous le dis.

— Comment cela ?

— On vous fera tuer.

— Je serai mort en faisant mon devoir.

— Mais votre mission ne sera pas remplie<sup>8</sup>.

— C'est vrai, dit d'Artagnan.

— Croyez-moi, continua Tréville, dans les affaires de se genre, il faut être quatre pour arriver un.

— Ah ! vous avez raison, monsieur, dit d'Artagnan ; mais vous connaissez Athos, Porthos et Aramis, et vous savez si je puis disposer<sup>9</sup> d'eux.

<sup>1</sup> la mission — задача, поручение, командировка

<sup>2</sup> êtes vous autorisé — вы уполномочены

<sup>3</sup> un congé — отпуск

<sup>4</sup> en mission — в командировку

<sup>5</sup> à votre but *m* — к вашей цели

<sup>6</sup> donnerait tout au monde pour m'empêcher de réussir — отдал бы всё на свете, чтобы помешать мне выполнить поручение

<sup>7</sup> en ce cas — в этом случае

<sup>8</sup> ne sera pas remplie — не будет выполнено

<sup>9</sup> disposer — располагать

— Sans leur confier le secret que je n'ai pas voulu savoir ?

— Oui, monsieur.

— Je puis leur envoyer à chacun un congé de quinze jours, voilà tout : à Athos, que sa blessure fait toujours souffrir, pour aller aux eaux de Forges ; à Porthos et à Aramis, pour suivre leur ami, qu'ils ne veulent pas abandonner. L'envoi de leur congé sera la preuve que j'autorise<sup>1</sup> leur voyage.

— Merci, monsieur, vous êtes cent fois bon.

— Adieu, et bon voyage ! Mais, dit M. de Tréville, avez-vous de l'argent ?

D'Artagnan fit sonner le sac qu'il avait dans sa poche.

— Assez ? demanda M. de Tréville.

— Trois cents pistoles.

— C'est bien assez ; allez vite.

(à suivre)

## LES TROIS MOUSQUETAIRES

(suite)

Sa première visite fut pour Aramis ; comme les deux amis causaient depuis quelques instants, un serviteur<sup>2</sup> de M. de Tréville apporta un paquet cacheté<sup>3</sup>.

— Qu'est-ce là ? demanda Aramis.

— Le congé que monsieur a demandé, répondit le serviteur.

— Moi, je n'ai pas demandé de congé.

— Taisez-vous et prenez, dit d'Artagnan. Et vous, mon ami, voici une demi-pistole pour votre peine<sup>4</sup>, vous direz à M. de Tréville que M. Aramis le remercie. Allez.

Le serviteur salua jusqu'à terre et sortit.

— Que signifie cela<sup>5</sup> ? demanda Aramis.

— Prenez ce qu'il vous faut pour un voyage de quinze jours et suivez-moi.

— Partons donc, dit Aramis en prenant son manteau,

<sup>1</sup> sera la preuve que j'autorise — будет доказательством, что я разрешаю

<sup>2</sup> un serviteur — слуга

<sup>3</sup> cacheté — запечатанный

<sup>4</sup> voici une demi-pistole pour votre peine — вот вам полпистоли (деньги) за труды

<sup>5</sup> que signifie cela ? — что это означает ?

son épée<sup>1</sup> et ses trois pistolets. Tous deux arrivèrent bientôt chez Athos.

Ils le trouvèrent tenant son congé d'une main et la lettre de M. de Tréville de l'autre.

— Pouvez-vous m'expliquer ce que signifient ce congé et cette lettre que je viens de recevoir ? dit Athos étonné.

« Mon cher Athos, je veux bien, puisque pour votre santé il faut que vous vous reposiez quinze jours.

Allez donc prendre les eaux de Forges et rétablissez-vous vite<sup>2</sup>.

« Votre Tréville »

— Eh bien, ce congé et cette lettre signifient qu'il faut me suivre, Athos.

— Aux eaux de Forges ?

— Là ou ailleurs<sup>3</sup>.

— Pour le service du roi ?

— Du roi ou de la reine : ne sommes-nous pas aussi serviteurs de la reine ?

En ce moment Porthos entra.

— Voici une chose étrange, dit-il, depuis quand donne-t-on aux gens des congés sans qu'ils les demandent ?

— Depuis, dit d'Artagnan, qu'ils ont des amis qui les demandent pour eux.

— Ah ! Ah ! dit Porthos, il y a du nouveau ici ?

— Oui, nous partons, dit Aramis.

— Pour quel pays ? demanda Porthos.

— Je ne sais pas, dit Athos : demande cela à d'Artagnan.

— Pour Londres, messieurs, dit d'Artagnan.

— Pour Londres ! s'écria Porthos ; et qu'allons-nous faire à Londres ?

— Voilà ce que je ne puis pas vous dire, messieurs, et il faut vous fier à moi<sup>4</sup>.

— Mais pour aller à Londres, ajouta Porthos, il faut de l'argent, et je n'en ai pas.

— Ni moi, dit Aramis.

— Ni moi, dit Athos.

— J'en ai, moi, reprit d'Artagnan en tirant son sac de sa poche et en le posant sur la table. Il y a dans ce sac trois

<sup>1</sup> en prenant son manteau, son épée — взяв плащ, шпагу

<sup>2</sup> rétablissez-vous vite — поправляйтесь побыстрее

<sup>3</sup> là ou ailleurs — туда или в другое место

<sup>4</sup> il faut vous fier à moi — нужно довериться мне

cents pistoles ; prenons-en chacun soixante-quinze ; c'est assez pour aller à Londres et pour en revenir. D'ailleurs, nous n'y arriverons pas tous, à Londres.

— Et pourquoi cela ?



— Parce que quelques-uns d'entre nous resteront en route.

— Mais est-ce donc une campagne<sup>1</sup> que nous entreprenons ?

— Et des plus difficiles.

— Ah ça ! mais, puisque nous risquons de nous faire tuer, dit Porthos, je voudrais bien savoir pourquoi, au moins ?

— Je suis de l'avis<sup>2</sup> de Porthos, dit Aramis.

— Le roi a-t-il l'habitude de vous rendre des comptes ? Non ; il vous dit : Messieurs, on se bat en Gascogne ou dans

<sup>1</sup> une campagne — поход

<sup>2</sup> l'avis *m* — мнение

les Flandres ; allez vous battre, et vous y allez. Pourquoi ? vous ne vous en inquiétez même pas.

— D'Artagnan a raison, dit Athos, voilà nos trois congés qui viennent de M. de Tréville, et voilà trois cents pistoles qui viennent je ne sais d'où. Allons nous faire tuer où l'on nous dit d'aller. D'Artagnan, je suis prêt à te suivre.

— Et moi aussi, dit Porthos.

— Et moi aussi, dit Aramis. Je suis content de quitter Paris. J'ai besoin de distractions<sup>1</sup>.

— Eh bien ! vous en aurez, des distractions, messieurs, soyez tranquilles ! dit d'Artagnan.

— Et maintenant, quand partons-nous ? dit Athos.

— Tout de suite, répondit d'Artagnan ; il n'y a pas une minute à perdre<sup>2</sup>.

*D'après A. Dumas (père)*

## LA NEIGE

Il venait de loin, le petit Linh, pour voir Paris, ce Paris si joli et si grand... Il avait passé les mers, couché pendant des jours et des nuits, si longtemps, dans un grand navire ; on l'avait enrôlé<sup>3</sup> presque comme un soldat en lui donnant par mois quatre-vingts francs, qu'il recevrait au retour.

Un soir, la mère du petit Tonkinois<sup>4</sup> qui laissait, sans essayer de les cacher, rouler ses larmes sur ses joues de cuivre, sa mère avait déroulé une dernière fois les cheveux noirs brillants du petit, ces cheveux durs, mais longs comme ceux d'une femme ; elle les avait peignés lentement avec ses doigts minces<sup>5</sup>, autant qu'avec le peigne et l'avait embrassé tant de fois...

Cette nuit dans la maisonnette d'Hannoï, il n'avait pas dormi jusqu'au matin et il avait entendu, lui semblait-il, quelqu'un pleurer comme les bambous qui se plaignent doucement lorsque le vent souffle sur eux dans la campagne. C'était peut-être sa mère qui pleurait ou ses sœurs. Toutes les trois sœurs avaient, le lendemain, les yeux bien rouges lorsque Linh prit le chemin du bateau qui partait « pour

<sup>1</sup> distractions — *fpl* — развлечения

<sup>2</sup> perdre — терять

<sup>3</sup> on l'avait enrôlé — его завербовали

<sup>4</sup> Tonkinois — уроженец Тонкина (*Вьетнам*)

<sup>5</sup> avec ses doigts minces — своими тонкими пальцами

France », et lorsque la mère le serra entre ses bras comme un trésor<sup>1</sup>. . .

Et la route avait tant duré avant d'arriver à Toulon ! et puis à Paris. . .

Tous les quinze jours depuis l'ouverture de l'exposition<sup>2</sup>, Linh écrivait une longue lettre à ses parents. Il écrivait la nuit dans le silence et il disait au père, à la mère, aux sœurs tout ce qu'il voyait de beau à Paris ; ces foules de gens pressés<sup>3</sup>, ces fontaines qui changeaient de couleur dans la nuit, lançant de l'or, ou de l'argent, ou des rubis, et cette tour dont on avait tant parlé à Hanoï et qui dépassait encore en hauteur tout ce qu'on pouvait imaginer. . .

Mais quelque chose manquait au petit Tonquinois. C'était bien beau les hautes maisons, les grandes rues pleines de monde ; mais l'instinct secret de ce fils d'Asie le portait, comme tous ses compatriotes<sup>4</sup>, à l'étude des spectacles de la nature. Il comparait<sup>5</sup> les plantes, les fleurs de France aux belles fleurs de son pays. Il trouvait nos fruits petits ; il se rappelait ceux du Tonkin, si frais, si gros. Les fleurs ! Le petit Linh se laissait bercer par un murmure<sup>6</sup> qui n'était pas celui du roulement des tramways et des voitures, mais la chanson lente et triste des bambous, là-bas, sous le vent du pays.

Et ce qu'il voulait voir, surtout ce qu'il voulait voir de ses yeux, toucher de ses petites mains, c'était cette chose étonnante, inconnue et féerique dont on lui avait tant parlé, que personne au Tonkin, ni son père, ni le père de son père n'avait pu voir, la neige, la neige blanche, qui changeait les champs, les arbres, les demeures en paysages de marbre<sup>7</sup>. La neige ! il en avait rêvé souvent dans la petite maison d'Hanoï. . .

La neige ! La neige blanche ! Ce spectacle dont il avait tant rêvé quand il était tout petit : une ville toute blanche, un grand tapis blanc étendu sur les choses ; des flocons blancs tombant comme tomberaient du ciel des plumes d'oiseaux invisibles. Voir tomber la neige c'était le rêve

incessant de Linh, au milieu de toutes ces féeries qui faisaient accourir les nations, venir de partout les hommes.

Et quand on lui demandait s'il s'amusait à Paris, le petit Linh, de sa voix douce répondait en souriant : — Oui monsieur ; oui madame. Et si l'on ajoutait : — Qu'est-ce que vous voudriez bien voir ? un éclair rapide passait alors dans ses yeux noirs, et il répondait timidement, s'excusant presque de désirer ce qu'on ne pouvait pas lui donner : « La neige ! Voir la neige ! »

— Monsieur, me dit-il un jour avec son joli sourire, vous savez ? Je crois que je la verrai. . .

— Qui ?

— La neige !. . . Oui. . . J'ai écrit à mes parents de me permettre de rester à Paris.

Je la verrai !. . . Je verrai la neige !

L'Exposition allait finir. Ils avaient passé vite, ces mois d'été pleins de féeries. Le petit Linh avait la fièvre à l'idée du départ possible, prochain. Ses parents n'avaient point répondu. Quitter Paris, revenir à Hanoï, où pourtant la mère attendait, la mère, qui serait si heureuse de revoir son Linh et de peigner encore ses longs cheveux noirs, revenir aux maisons de bambous c'était maintenant pour le petit Linh comme un exil<sup>1</sup>. . .

— Oh ! me dit-il, non, je ne partirai pas, je ne partirai pas. Je veux *la* voir !

Et la voix toute triste répétait le même mot mélancoliquement : « La neige ! »

J'appris trois jours après, ce que le petit Linh voulait dire quand il affirmait<sup>2</sup> qu'il ne partirait pas. Un projet d'évasion poussait déjà dans sa tête, et, lorsque, un matin, l'appel fut fait des Tonkinois, qui devaient prendre le train et partir, Linh ne répondit pas. Il n'était pas là. Il avait fui pour rester à Paris et voir la neige.

*D'après Claretie*

### UN FILS DE VEUVE<sup>3</sup>

La maison occupée par la veuve Jacobé se trouvait près de la station du chemin de fer.

La veuve Jacobé n'était venue y habiter qu'en juillet

<sup>1</sup> un exil — ссылка

<sup>2</sup> quand il affirmait — когда он утверждал

<sup>3</sup> un fils de veuve — сын вдовы

<sup>1</sup> un trésor — сокровище

<sup>2</sup> depuis l'ouverture de l'exposition — со времени открытия выставки

<sup>3</sup> foules de gens pressés — толпы торопящихся людей

<sup>4</sup> ses compatriotes — его соотечественников

<sup>5</sup> comparait — сравнивал

<sup>6</sup> se laissait bercer par un murmure — его убаюкивал шёпот

<sup>7</sup> marbre *m* — мрамор



1870, lors de la déclaration de guerre<sup>1</sup>, et après que son fils cadet Aristide Jacobé était parti pour Verdun avec les mobiles de la Meuse<sup>2</sup>.

Elle avait choisi ce logement parce qu'il était tout près du chemin de fer. Il semblait à la bonne dame que de cette façon elle était plus rapprochée de son garçon.

La pauvre dame avait eu d'abord, pour se consoler<sup>3</sup>, des lettres à des intervalles réguliers. Puis les lettres étaient devenues rares. La dernière reçue était du 30 août et avait été écrite dans un village près de Sedan. Puis, plus rien ; un absolu silence. Mais elle l'attendait toujours.

Tous les soirs, dans la petite salle à manger, elle préparait un souper froid, mettait la nappe, un couvert et une bouteille de vin vieux, puis elle attendait.

Un soir, par une nuit pluvieuse et très obscure, le dernier train venant de Strasbourg entra en gare. Du dernier compartiment des troisièmes descendit un jeune soldat, portant l'uniforme des mobiles. Il traînait la jambe et paraissait très fatigué, sa figure était pâle, sa barbe longue et ses épaules voûtées<sup>4</sup>. Comme il ne pouvait continuer sa route que le lendemain, il chercha une auberge, et on lui indiqua une près de la station.

Il sortit le dernier. Il ne voyait rien et marchait avec peine.

A la fin, il distingua dans la nuit une maison isolée, à la fenêtre de laquelle une lampe brillait encore ; pensant que c'était l'auberge dont on lui avait parlé, il s'approcha du seuil<sup>5</sup>, trouva la sonnette et sonna. La fenêtre éclairée s'ouvrit, une tête de femme se pencha au dehors et s'écria :

— Oh, cher enfant, c'est donc toi, enfin !

Puis des pas dans le vestibule, la porte fut ouverte, et le mobile se trouva en présence d'une vieille femme à cheveux gris qui, soulevant la lampe, le regarda avec étonnement et dit :

— Mon Dieu ! ce n'est pas lui.

— Excusez-moi, madame, répondit le mobile, qui comprit

<sup>1</sup> lors de la déclaration de la guerre — во время объявления войны (франко-прусская война 1870 г.)

<sup>2</sup> les mobiles de la Meuse — французский пехотный полк Мёзы (департамент) (le mobile — пехотинец)

<sup>3</sup> pour se consoler — чтобы утешиться

<sup>4</sup> épaules voûtées — сторбленные плечи

<sup>5</sup> le seuil — порог

la méprise<sup>1</sup>. On m'avait parlé d'une auberge qui était proche et je me suis trompé de porte. . .

Mme Jacobé était restée paralysée par la déception<sup>2</sup>. Pourtant, voyant ce jeune soldat fatigué qui avait le même âge qu'Aristide, les larmes roulèrent de ses yeux.



— Entrez tout de même ! reprit-elle enfin ; il ne sera pas dit que j'aurai laissé dehors un de nos soldats par un temps pareil<sup>3</sup>. . . Qui sait si mon pauvre enfant, à cette heure n'est pas aussi à la recherche d'un gîte<sup>4</sup>, dans quelque ville inconnue. . .

<sup>1</sup> la méprise — ошибка, недоразумение

<sup>2</sup> la déception — разочарование

<sup>3</sup> par un temps pareil — в такую погоду

<sup>4</sup> n'est pas aussi à la recherche d'un gîte — не ищет ли он тоже убежища

Elle le fit entrer, lui enleva son sac, lui servit en pleurant le souper froid préparé pour Aristide, et, tout en le servant, elle lui parlait de son fils disparu. Quand il eut fini de manger, elle vit qu'il tombait de sommeil et elle le conduisit dans la chambre de son garçon. Puis, le lendemain matin, lorsque le mobile se fut habillé et se prépara à partir, elle lui servit encore un bon déjeuner et recommença à lui conter l'histoire d'Aristide.

— Le malheureux enfant ! soupirait-elle, comme il doit souffrir là-bas, à l'étranger !... D'après ce que vous me dites, c'est une vie bien dure... Quand il est parti, je lui avais tricoté de mes mains un passe-montagne de laine bleue<sup>1</sup> car il souffre cruellement de névralgies.

Le soldat ne mangeait plus ; les morceaux s'arrêtaient dans sa gorge. Il se souvenait tout à coup que, lorsqu'il était avec les camarades dans la prairie de Sedan, où les sentinelles allemandes les gardaient comme un troupeau<sup>2</sup>, il avait à côté de lui un jeune mobile répondant au signallement d'Aristide<sup>3</sup> et qui avait un passe-montagne de laine bleue. Les camarades l'appelaient « le petit bleu ». Un soir « le petit bleu » avait tenté de s'évader<sup>4</sup>. Une sentinelle l'avait tué dans la prairie...

Le soldat se leva, remercia la veuve, en lui disant qu'il fallait espérer et qu'il restait encore plus d'un Français dans les forteresses<sup>5</sup> allemandes.

Puis il reprit son sac et s'éloigna.

*D'après André Theuriet*

## UN DUEL<sup>6</sup>

La guerre était finie ; les Allemands occupaient la France. De Paris, les premiers trains sortaient, allant aux frontières nouvelles<sup>7</sup>, traversant les campagnes et les villages. Les

<sup>1</sup> je lui avait tricoté de mes mains un passe-montagne de laine bleue — я собственноручно связала ему шлем из синей шерсти

<sup>2</sup> la prairie de Sedan, où les sentinelles allemandes les gardaient comme un troupeau — равнину Седана (город во Франции), где немецкие часовые стерегли их как стадо

<sup>3</sup> un jeune mobile répondant au signallement d'Aristide — молодого пехотинца, похожего на Аристиду

<sup>4</sup> avait tenté de s'évader — пытался бежать

<sup>5</sup> les forteresses — крепости

<sup>6</sup> un duel — дуэль

<sup>7</sup> allant aux frontières nouvelles — идущие к новым границам

premiers voyageurs regardaient par les portières les plaines ruinées et les villages incendiés. Devant les portes des maisons des soldats prussiens fumaient leur pipe, à cheval sur des chaises. D'autres travaillaient ou causaient comme s'ils étaient chez eux. Quand on passait les villes, on voyait



des régiments<sup>1</sup> entiers manœuvrant sur les places, et, malgré le bruit des roues<sup>2</sup> les commandements arrivés par instants.

M. Dubuis qui avait servi dans la garde nationale de Paris pendant toute la guerre, allait rejoindre en Suisse<sup>3</sup> sa femme et sa fille, envoyées à l'étranger avant l'occupation.

La famine et les fatigues n'avaient point diminué son gros ventre de marchand riche et pacifique. Maintenant, la guerre finie, il voyait pour la première fois des Prussiens.

Il regardait avec terreur ces hommes armés, installés comme chez eux sur la terre de France, et il sentait une sorte de fièvre de patriotisme impuissant<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> des régiments — полки

<sup>2</sup> des roues — колёса

<sup>3</sup> rejoindre en Suisse — присоединиться, съехаться в Швейцарии

<sup>4</sup> impuissant — бессильный

Dans son compartiment, deux Anglais, venus pour voir, regardaient de leurs yeux tranquilles et curieux<sup>1</sup>. Ils étaient gros aussi tous deux et causaient en leur langue, regardant parfois leur guide<sup>2</sup> qu'ils lisaient à haute voix.

Le train s'était arrêté à la gare d'une petite ville et un officier prussien monta avec son grand sabre. Il était grand, serré dans son uniforme et barbu<sup>3</sup> jusqu'aux yeux.

Les Anglais aussitôt se mirent à le regarder avec des sourires de curiosité satisfaite, tandis que M. Dubuis faisait semblant de lire un journal. Il se tenait dans son coin, comme un voleur en face d'un gendarme.

Le train partit. Les Anglais continuaient à causer, à chercher les lieux<sup>4</sup> des batailles; et soudain, comme l'un d'eux tendait le bras vers l'horizon en montrant un village, l'officier prussien prononça en français:

— J'ai tué douze Français dans ce village. J'ai pris plus de cent prisonniers.

Les Anglais, tout à fait intéressés, demandèrent aussitôt:

— Ah! comment s'appelle ce village?

Le Prussien répondit: « Pharsbourg ».

Il reprit:

— J'ai pris ces Français par les oreilles.

Et il regardait M. Dubuis en riant.

Le train roulait, traversant toujours des villages occupés. On voyait les soldats allemands le long des routes, au bord des champs, ou causant devant les cafés.

L'officier tendit la main:

— Si j'avais le commandement, j'aurais pris Paris, et brûlé tout, et tué tout le monde. Plus de France!

Les Anglais, par politesse, répondirent simplement:

— Aoh! yes<sup>5</sup>.

Il continua:

— Dans vingt ans, toute l'Europe, à nous. La Prusse plus forte que tous.

Les Anglais, inquiets, ne répondaient plus.

L'officier tira sa pipe<sup>6</sup> et, regardant le Français:

— Vous n'avez pas de tabac?

<sup>1</sup> curieux — любознательные, любопытные

<sup>2</sup> guide *m* — путеводитель

<sup>3</sup> barbu — бородатый

<sup>4</sup> les lieux — места

<sup>5</sup> yes — да (по англ.)

<sup>6</sup> pipe *f* — трубка

M. Dubuis répondit:

— Non, monsieur!

L'Allemand reprit:

— Je vous prie d'aller en acheter quand le train s'arrêtera.

Et il se mit à rire de nouveau:

— Je vous donnerai un pourboire<sup>1</sup>.

Le train s'arrêta.

L'Allemand ouvrit la portière et, prenant le bras M. Dubuis:

— Allez faire ma commission<sup>2</sup>, vite, vite!

Un détachement prussien occupait la station. La machine déjà sifflait<sup>3</sup> pour repartir. Alors, M. Dubuis s'élança<sup>4</sup> sur le quai et sans faire attention aux gestes du chef de gare, il se jeta dans le compartiment voisin.

Il était seul! Il ouvrit son gilet, tant son cœur battait, et il s'essuya le front.

(à suivre)

## UN DUEL

(suite)

Le train s'arrêta de nouveau dans une station. Et tout à coup l'officier monta, suivi bientôt des deux Anglais que la curiosité poussait. L'Allemand s'assit en face du Français et, riant toujours:

— Vous n'avez pas voulu faire ma commission.

M. Dubuis répondit:

— Non, monsieur!

Le train venait de repartir.

L'officier dit:

— Je vais couper votre moustache pour bourrer ma pipe<sup>5</sup>.

Et il avança la main vers la figure de son voisin.

Les Anglais regardaient.

M. Dubuis se jeta sur l'Allemand, et tapait, tapait sans repos, sans savoir où tombaient les coups. Le sang coulait;

<sup>1</sup> un pourboire — на чай

<sup>2</sup> commission *f* — поручение

<sup>3</sup> sifflait — свистел

<sup>4</sup> s'élança — бросился

<sup>5</sup> je vais couper votre moustache pour bourrer ma pipe — я отрежу ваши усы, чтобы набить себе трубку

'Allemand crachait ses dents, essayait, mais en vain, de rejeter ce gros homme qui l'assommait<sup>1</sup>.

Les Anglais s'étaient levés et approchés pour mieux voir. Ils se tenaient debout, pleins de joie et de curiosité, prêts à parier<sup>2</sup> pour ou contre chacun des combattants.

Et soudain M. Dubuis se releva et s'assit sans dire un mot. Le Prussien ne se jeta pas sur lui, il prononça seulement : — Si vous ne voulez pas vous battre en duel, je vous tuerai. M. Dubuis répondit :

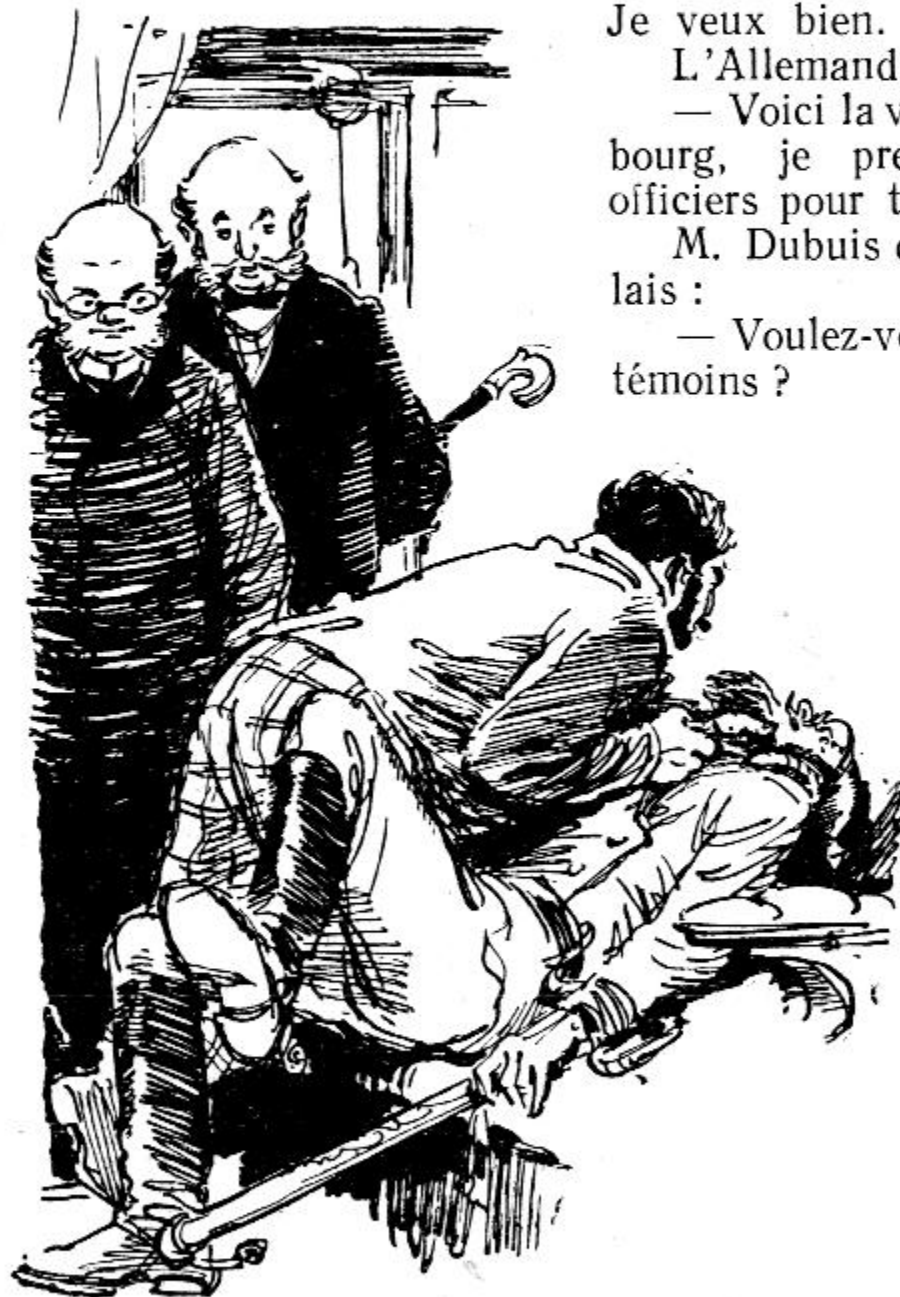
— Quand vous voudrez. Je veux bien.

L'Allemand reprit :

— Voici la ville de Strasbourg, je prendrai deux officiers pour témoins<sup>3</sup>.

M. Dubuis dit aux Anglais :

— Voulez-vous être mes témoins ?



Tous deux répondirent ensemble :

— Ah ! yes.

Et le train s'arrêta.

En une minute, le Prussien avait trouvé deux camarades qui apportèrent des pistolets, et on quitta la gare.

Les Anglais sans cesse<sup>1</sup> tiraient leur montre, inquiets de l'heure pour ne point manquer le départ.

M. Dubuis n'avait jamais tenu un pistolet. On le plaça à vingt pas de son ennemi. On lui demanda :

— Êtes-vous prêt ?

En répondant « oui, monsieur », il s'aperçut qu'un des Anglais avait ouvert son parapluie<sup>2</sup> pour se garantir du soleil.

Une voix commanda :

— Feu !

M. Dubuis tira sans attendre, et il aperçut le Prussien, debout en face de lui, qui levait les bras et tombait sur le nez. Il l'avait tué.

Un Anglais cria un « Ah » plein de joie et de curiosité satisfaite. L'autre, qui tenait toujours sa montre à la main, saisit M. Dubuis par le bras, et l'entraîna, au pas gymnastique vers la gare.

Le premier Anglais marquait le pas<sup>3</sup>, tout en courant, les poings fermés<sup>4</sup>.

— Une, deux ! une, deux !

Le train partait. Ils sautèrent dans leur wagon. Alors, les Anglais, ôtant leurs chapeaux, les levèrent en les agitant, puis trois fois de suite ils crièrent :

— Hip, hip, hip, hurrah !

Puis ils tendirent gravement, l'un après l'autre, la main droite à M. Dubuis et ils retournèrent s'asseoir côte à côte dans leur coin.

*D'après Guy de Maupassant*

<sup>1</sup> qui l'assommait — который его душил

<sup>2</sup> prêts à parier — готовые держать пари

<sup>3</sup> pour témoins — в свидетели

<sup>1</sup> sans cesse — всё время, беспрестанно

<sup>2</sup> avait ouvert son parapluie — открыл свой зонтик

<sup>3</sup> marquait le pas — отсчитывал шаг

<sup>4</sup> les poings fermés — сжав кулаки

## UN AMATEUR <sup>1</sup>

En France, dans le cirque d'une petite ville de province, chaque soir, le propriétaire de ce cirque, qui était à la fois directeur, caissier <sup>2</sup> et dompteur <sup>3</sup>, entrait dans la cage d'un tigre. Le tigre faisait toujours les mêmes exercices. Chaque soir un riche Anglais venait au cirque. Il s'intéressait seulement aux exercices du tigre. Après les exercices du tigre l'Anglais quittait le cirque. Enfin un soir le propriétaire dit à l'Anglais : « Je vois, monsieur, que vous êtes grand amateur des exercices que fait mon tigre ».

— Moi, dit l'Anglais, non, je n'aime pas ce genre d'attraction.

— Mais, monsieur, je vous vois ici chaque soir. Alors, c'est sans doute mon courage qui vous intéresse ?

— Non.

— Mais alors, pourquoi venez-vous ici tous les soirs ?

— J'attends le moment où vous serez mangé par le tigre, dit flégnatiquement l'Anglais.

## DONALD, CHAUFFEUR MODÈLE

— Bonsoir, mes enfants. Qu'avez-vous appris aujourd'hui à l'école ? demande Donald à ses neveux <sup>4</sup>.

— Nous avons appris comment conduire une voiture en toute sécurité <sup>5</sup>, répondent les neveux.

— Bonne idée ! réplique Donald. Voilà ce dont on a le plus besoin <sup>6</sup> : de bons chauffeurs. Regardez manœuvrer votre oncle Donald et vous verrez ce que c'est qu'un bon chauffeur.

— Comment avez-vous fait pour défoncer l'aile de votre voiture <sup>7</sup>, oncle Donald ? demande Oscar.

— Nous avons remarqué cela, dit Désiré.

— C'est la faute d'un autre conducteur, explique Donald. J'allais à bonne allure <sup>8</sup> en pensant à mes affaires lorsqu'il

<sup>1</sup> amateur *m* — любитель

<sup>2</sup> caissier *m* — кассир

<sup>3</sup> dompteur *m* — укротитель

<sup>4</sup> neveu *m* — племянник

<sup>5</sup> en toute sécurité — совершенно безопасно (с полной безопасностью)

<sup>6</sup> voilà ce dont on a le plus besoin — вот то, что необходимо

<sup>7</sup> comment avez-vous fait pour défoncer l'aile de votre voiture ? — как вам удалось смять крыло вашей машины ?

<sup>8</sup> à bonne allure — хорошим ходом

a tourné juste devant moi. C'est lui qui a défoncé l'aile de mon auto !

Les neveux échangent un coup d'œil <sup>1</sup>.

— Mauvais d'aller trop vite, dit Nestor.

— La colère peut être cause d'accidents <sup>2</sup>, continue Oscar.



— Pensez toujours que l'autre chauffeur est moins habile <sup>3</sup> que vous, conclut Désiré, soyez attentif aux fautes qu'il peut faire.

— Écoutez-moi, vous autres, déclare Donald : je conduisais bien une voiture avant votre naissance. Je n'ai pas de leçons à recevoir de vous. Je vais voir mon ami. Voulez-vous m'accompagner, oui ou non ?

— Certainement, oncle Donald, nous allons avec vous ! répondent les neveux. Ils sautent d'un bond sur le siège arrière et s'installent <sup>4</sup>, un bloc-notes et un crayon en main.

Donald jette un coup d'œil à sa montre.

— « Nous sommes en retard, dit-il, il va falloir gagner quelques minutes ».

Au premier signal d'arrêt, le feu passe au rouge, mais Donald continue son chemin. Une, deux, trois annotations s'inscrivent <sup>5</sup> sur les bloc-notes.

<sup>1</sup> échangent un coup d'œil — переглядываются

<sup>2</sup> cause d'accidents — причина несчастных случаев

<sup>3</sup> habile — ловкий

<sup>4</sup> ils sautent d'un bond sur le siège arrière et s'installent — они прыгают на заднее сиденье и усаживаются

<sup>5</sup> une, deux, trois annotations s'inscrivent — одно, два, три замечания записываются

Il veut ensuite passer par le boulevard où circulent des centaines de voitures, mais n'arrive pas à se frayer un passage <sup>1</sup>.

« Mauvais chauffeurs ! s'écrie-t-il. Ils ne pensent jamais aux autres ! » Il appuie sur l'accélérateur <sup>2</sup> et vient barrer la route à un gros camion, obligeant le conducteur à s'arrêter <sup>3</sup>. « Voilà qui lui apprendra », dit Donald. Le crayon des neveux court une fois de plus sur le papier.

« Maintenant, poursuit Donald, nous pouvons nous livrer à quelques fantaisies ». A toute vitesse, sur la route à grande circulation, il zigzague d'un côté à l'autre, ralentit, se laisse dépasser <sup>4</sup>.

— C'est beaucoup trop vite ! s'écrient les neveux.

— Ah ! vous préférez une allure plus calme, répond Donald. Très bien ! Il ralentit aussitôt.

(à suivre)

## DONALD, CHAUFFEUR MODÈLE

(suite)

Soudain la sirène d'une auto de police se fait entendre.

— Veuillez remarquer, fait observer l'agent qui se présente, que cette route est réservée aux voitures qui roulent à toute allure. Si vous ne voulez pas faire de vitesse, circulez à droite ! <sup>5</sup>

Ayant salué, l'agent monte dans son auto.

— Bien ! dit Donald un peu surpris. Il repart, et en route pour la visite à son ami Daisy !

De retour chez eux, les neveux ont une discussion fort agitée.

— Tout ceci se présente mal, disent-ils.

— Pourquoi cet air triste ? demande Donald.

— Nous vous avons inscrit <sup>6</sup> à l'école pour le concours du meilleur chauffeur de la ville, dit Oscar.

— Vraiment ? répond Donald, c'est bien gentil de votre part <sup>1</sup>.

— Oui, mais regardez un peu les notes que vous venez de recevoir, continue Désiré.

— A grillé un feu rouge <sup>2</sup>, fait remarquer Nestor.

— A failli avoir des ennuis pour s'être mis en colère, ajoute Oscar.

— Vous avez zigzagué d'un côté à l'autre d'une route à grand trafic <sup>3</sup>, dit Désiré, et vous avez conduit trop lentement sur cette même route.

— Eh bien, puisque vous avez remarqué toutes mes fautes, répond Donald, veuillez noter tout ce que je fais correctement : mes freins <sup>4</sup> sont toujours bien réglés, mes phares en bon état et je ne double <sup>5</sup> jamais une autre voiture dans une route.

— Nous le savons, oncle Donald, déclarent les neveux, mais, pour gagner le concours, vous devez être le chauffeur le plus courtois <sup>6</sup> de la ville et vous en êtes loin !

— Vraiment ! Eh bien, vous allez voir, s'écrie Donald, vous et tous les autres !

Le lendemain, au retour de l'école où il vient chercher ses neveux, Donald aperçoit plusieurs autos qui vont s'engager <sup>7</sup> sur la grande route. Aussitôt il ralentit et les laisse passer.

« La courtoisie ne provoque pas une perte de temps », ne manquent pas de faire remarquer les neveux tandis que Donald, avec un salut, leur tient la portière ouverte.

A mesure que la journée s'écoule, le plaisir que prend Donald à être poli va augmentant. Il aime voir le sourire des dames lorsqu'il s'arrête pour leur laisser traverser la rue.

Il est sensible au salut des chauffeurs de camions qu'il vient de laisser passer.

Il cède le pas <sup>8</sup> aux voitures qui attendent pour changer de direction.

<sup>1</sup> c'est bien gentil de votre part — это очень мило с вашей стороны

<sup>2</sup> a grillé un feu rouge — ехал, не обращая внимания на красный сигнал

<sup>3</sup> trafic *m* — движение

<sup>4</sup> les freins — тормоза

<sup>5</sup> doubler — обгонять

<sup>6</sup> courtois — любезный, вежливый

<sup>7</sup> s'engager — направляться

<sup>8</sup> il cède le pas — он уступает дорогу

<sup>1</sup> se frayer un passage — проложить себе путь

<sup>2</sup> accélérateur *m* — ускоритель

<sup>3</sup> obligeant le conducteur à s'arrêter — заставляя водителя остановиться

<sup>4</sup> se laisse dépasser — позволяет обогнать себя

<sup>5</sup> si vous ne voulez pas faire de vitesse, circulez à droite — если вы не хотите ехать быстро, сверните направо

<sup>6</sup> nous vous avons inscrit — мы вас записали

Et il ne manque pas de signaler<sup>1</sup> lorsqu'il va tourner, s'arrêter ou ralentir.

(à suivre)

## DONALD, CHAUFFEUR MODÈLE

(suite)

Bientôt après a lieu la réunion du jury.

Avec fierté Donald admire ses neveux qui prennent part à un concours de gymnastique.

« Ce sont les meilleurs de tous », dit-il à Daisy.

Le directeur de l'école introduit le commissaire Horace Dusabot.

« M. le commissaire va distribuer les prix attribués<sup>2</sup> dans le concours du chauffeur le plus courtois de la ville », annonce le directeur.

« C'est une joie pour moi d'être parmi vous, dit le commissaire. Comme vous le pensez bien, voilà pas mal d'années que j'ai appris mon A.B.C. dans cette école. Mais on n'est jamais trop vieux pour apprendre et la leçon la plus importante et dont on a le plus besoin aujourd'hui est de savoir qu'en conduisant une auto on est toujours récompensé<sup>3</sup> d'être poli et courtois. »

« J'ai le plaisir de récompenser ici le meilleur chauffeur de la ville ... »

Donald se passe la main sur la tête et redresse son nœud de cravate, prêt à se lever.

« Il s'agit de M. Turner, le père d'un de nos élèves. »

— Merci, répond le lauréat. Je suis chauffeur de camion et tous ceux dont le métier est de conduire sans arrêt vous diront que politesse et amabilité<sup>4</sup> sont toujours récompensées.

« Nous avons encore un prix, continue le commissaire, il est même plus important que le premier, car il montre qu'on peut toujours se perfectionner<sup>5</sup>, même si on est une grande personne. Ce prix, destiné à récompenser le chauffeur qui a fait le plus de progrès en courtoisie, revient à l'oncle d'Oscar, de Nestor et de Désiré, M. Donald. »

<sup>1</sup> signaler — подавать сигналы

<sup>2</sup> va distribuer les prix attribués — раздаёт присуждённые премии

<sup>3</sup> récompenser — награждать

<sup>4</sup> amabilité — любезность

<sup>5</sup> se perfectionner — усовершенствоваться

« Mes amis, déclare Donald, montant sur l'estrade, je croyais que c'était très bien d'aller vite, mais j'ai appris que c'était encore mieux de prendre le temps d'être courtois. Tout le mérite revient<sup>1</sup> à mes jeunes professeurs. Ce sont eux qui ont fait tout le travail. Oscar, Nestor, Désiré, saluez ! » Et, l'un après l'autre, les neveux saluent.

## LE TIC

Cela se passait dans une petite station d'Auvergne, Châtel-Guyon.

Les dîneurs entraient lentement dans la grande salle de l'hôtel et s'asseyaient à leurs places.



Les anciens habitués<sup>2</sup> regardaient avec intérêt la porte chaque fois qu'elle s'ouvrait, avec le désir de voir paraître de nouveaux visages.

C'est là la grande distraction des villes d'eaux<sup>3</sup>. On

<sup>1</sup> tout le mérite revient — вся заслуга принадлежит

<sup>2</sup> habitué *m* — завсегдатай

<sup>3</sup> c'est là la grande distraction des villes d'eaux — это самое большое развлечение на курортах

attend le dîner pour inspecter les arrivés du jour pour deviner<sup>1</sup> ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent.

Donc, ce soir-là, comme tous les soirs nous attendions l'entrée de figures inconnues<sup>2</sup>.

Il n'en vint que deux, mais très étranges, un homme et une femme : le père et la fille.

L'homme était très grand et maigre, avec les cheveux tout blancs, trop blancs pour sa physionomie jeune encore.

La fille, âgée peut-être de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, était petite, fort maigre aussi, fort pâle, avec un air fatigué. Elle était assez jolie, cette enfant.

C'était elle sans doute qui venait prendre les eaux.

Ils se trouvèrent en face de moi, de l'autre côté de la table, et je remarquai que le père avec un tic nerveux fort étrange.

Chaque fois qu'il voulait prendre un objet de sa main droite, il faisait le geste d'un homme qui repoussait quelqu'un, un geste de panique.

Au bout de quelques instants ce mouvement me fatigua tellement que je détournais la tête<sup>3</sup> pour ne pas le voir.

Je remarquai aussi que la jeune fille gardait pour manger un gant<sup>4</sup> à la main gauche.

Ces deux personnes m'intriguèrent beaucoup. Je devinais un drame et je voulais le connaître. Le soir même je le connus.

Après dîner, j'allai faire un tour<sup>5</sup> dans le parc. Il faisait très chaud ce soir-là. Je me promenais dans une allée, écoutant la musique du casino.

Et j'aperçus venant vers moi, d'un pas lent le père et la fille. Je les saluai, comme on salue dans les villes d'eaux ses compagnons d'hôtel, et l'homme, s'arrêtant aussitôt, me demanda :

— Ne pourriez-vous, Monsieur, nous indiquer<sup>6</sup> une promenade courte, facile et jolie, si c'est possible.

Je proposai de les conduire à la rivière.

Ils acceptèrent.

Et nous causâmes.

<sup>1</sup> pour deviner — чтобы угадать

<sup>2</sup> figures inconnues — незнакомые лица

<sup>3</sup> me fatigua tellement que je détournais la tête — так меня утомил, что я отвернулся

<sup>4</sup> gardait pour manger un gant — во время еды не снимала перчатку

<sup>5</sup> j'allai faire un tour — я пошёл погулять

<sup>6</sup> nous indiquer — нам указать

— Oh! disait-il, ma fille a une étrange maladie ; elle souffre beaucoup.

On attribue cette maladie à l'estomac : voilà pourquoi nous sommes ici. Moi, je crois plutôt que ce sont les nerfs. En tout cas, c'est bien triste.

Le souvenir me vint aussitôt du tic de la main, et je lui demandai :

— Mais n'est-ce pas là de l'hérédité ?<sup>1</sup> N'avez-vous pas vous-même les nerfs un peu malades ?

Il répondit tranquillement :

— Moi ?.. Mais non... J'ai toujours eu les nerfs très calmes...

Puis soudain, après un silence, il reprit :

— Ah ! vous faites allusion<sup>2</sup> au spasme de ma main chaque fois que je veux prendre quelque chose ? Cela provient d'une émotion terrible que j'ai eue. Je vais vous raconter cette histoire.

Juliette, ma fille avait depuis quelque temps de graves accidents au cœur<sup>3</sup>. Nous croyions à une maladie de cet organe, et nous nous attendions à tout.

On la rapporta un jour froide, inanimée, morte. Elle venait de tomber dans le jardin. Le médecin constata la mort.

(à suivre)

## LE TIC

(suite)

C'était en Lorraine<sup>4</sup>.

Je l'avais ensevelie<sup>5</sup> avec ses bijoux, bracelets, colliers, bagues<sup>6</sup> et avec sa première robe de bal.

Vous devez penser quel était l'état de mon âme en rentrant chez moi. Je n'avais qu'elle, ma femme étant morte depuis longtemps. Je rentrais seul, à moitié fou, dans ma

<sup>1</sup> mais n'est-ce pas là de l'hérédité? — но разве это не наследственность?

<sup>2</sup> vous faites allusion — вы намекаете

<sup>3</sup> avait depuis quelque temps de graves accidents au cœur — уже некоторое время была подвержена серьезным сердечным приступам (припадкам)

<sup>4</sup> c'était en Lorraine — это было в Лотарингии

<sup>5</sup> je l'avais ensevelie — я похоронил её

<sup>6</sup> une bague — кольцо



chambre et je tombai sur une chaise, sans pensée, sans force maintenant pour faire un mouvement.

Mon vieux domestique Prosper, qui m'avait aidé à faire la dernière toilette de Juliette, entra sans bruit et demanda :

— Monsieur, veut-il prendre quelque chose<sup>1</sup> ?

Je fis « non » de la tête sans répondre. Il se retira.

Combien s'écoula-t-il d'heures, je n'en sais rien. Oh ! quelle nuit ! quelle nuit ! Il faisait froid ; mon feu s'était éteint dans la grande cheminée<sup>2</sup>, et le vent, un vent d'hiver, un vent glacé, heurtait les fenêtres.

Combien s'écoula-t-il d'heures ? J'étais là sans dormir, les yeux ouverts. Tout à coup, la grande cloche de la porte d'entrée, la grande cloche de vestibule sonna.

J'eus une telle secousse que ma chaise craqua<sup>3</sup> sous moi. Je me retournai pour voir l'heure à mon horloge. Il était deux heures du matin.

Qui pouvait venir à cette heure ?

Et brusquement la cloche sonna de nouveau deux coups. Les domestiques, sans doute, n'osaient pas se lever. Je pris une bougie et je descendis. Mon cœur battait, j'avais peur ... J'ouvris la porte et j'aperçus dans l'ombre une forme blanche, quelque chose comme un fantôme<sup>4</sup>.

Je reculai, demandant :

— Qui... qui... qui êtes-vous ?

Une voix répondit :

— C'est moi, mon père.

C'était ma fille.

Certes, je me crus fou ; et je m'en allais à reculons<sup>5</sup> devant ce fantôme qui entraît, je m'en allais, faisant de la main, comme pour le chasser, ce geste que vous avez vu tout à l'heure ; ce geste qui ne m'a plus quitté.

Ma fille dit :

— N'aie pas peur, papa, je n'étais pas morte. On a voulu me voler mes bagues, et on m'a coupé un doigt<sup>6</sup> ; le sang s'est mis à couler, et cela m'a ranimée.

<sup>1</sup> monsieur, veut-il prendre quelque chose? — не хотите ли что-нибудь съесть или выпить?

<sup>2</sup> mon feu s'était éteint dans la grande cheminée — в большом камине огонь погас

<sup>3</sup> j'eus une telle secousse que ma chaise craqua — я так вздрогнул, что стул мой закрипел

<sup>4</sup> quelque chose comme un fantôme — что-то вроде привидения

<sup>5</sup> je m'en allais à reculons — я отступал, пятясь

<sup>6</sup> on m'a coupé un doigt — мне отрезали палец

Et je m'aperçus, en effet, qu'elle était couverte de sang. Je la fis monter dans ma chambre, je la fis asseoir sur le divan ; puis je sonnais Prosper pour rallumer le feu et préparer à boire.

L'homme entra, regarda ma fille, ouvrit la bouche, puis tomba mort sur le dos.

C'était lui qui avait ouvert le caveau<sup>1</sup> et qui avait coupé le doigt de mon enfant.

Vous voyez, Monsieur, que nous sommes des gens bien malheureux.

*D'après Guy de Maupassant*

## L'OISEAU RARE<sup>2</sup>

On l'appelait le père Sylvain.

C'était un homme simple et peu bavard<sup>3</sup>. Il n'avait pas d'enfants. C'était son grand chagrin. Et, comme pour les remplacer, il apportait à sa femme tous les petits oiseaux tombés des nids<sup>4</sup> qu'il trouvait dans la forêt. La mère Sylvain les nourrissait et les élevait avec soin, mais dès qu'ils sentaient leurs ailes<sup>5</sup> assez longues, ils les ouvraient et quittaient la maison pour s'envoler au bois. Le père avait toujours du chagrin, au retour de son travail, en ne retrouvant plus les petits, et sa femme, pour lui rendre sa bonne humeur<sup>6</sup>, lui répétait toujours :

— Mais tu sais bien que les oiseaux s'envolent toujours ! — Et elle ajoutait : — Si un jour, tu m'apportes un oiseau rare, je le mettrai en cage, et ainsi tu le retrouveras chaque soir en rentrant.

Un soir, à la nuit tombante, le père Sylvain revint de son travail avec une petite fille de deux ou trois ans dans ses bras.

Il entra dans la maison et mit l'enfant sur la table, où la soupe fumait déjà. La mère Sylvain, très intéressée, demanda en s'approchant :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

<sup>1</sup> le caveau — склеп

<sup>2</sup> l'oiseau rare — редкая птица

<sup>3</sup> peu bavard — неразговорчивый, не болтливый

<sup>4</sup> des nids — из гнёзд

<sup>5</sup> les ailes — крылья

<sup>6</sup> pour lui rendre sa bonne humeur — чтобы вернуть ему хорошее настроение

Ça, dit tout joyeux le père Sylvain, c'est encore un petit oiseau tombé du nid, et il ajouta : — C'est un oiseau rare, mais tu n'auras pas besoin de le mettre en cage.

La mère Sylvain ne pouvait détourner ses yeux<sup>1</sup> de la jolie bouche de l'enfant, de ses yeux bleus, de ses cheveux jaunes et de sa petite robe rouge.

— Quel oiseau ! dit-elle en riant.

A table, très haussée sur sa chaise, la petite fille prit son assiette, puis elle allongea sa langue rose pour essayer de laper<sup>2</sup> comme un jeune chien. La mère Sylvain l'obligea de prendre sa cuillère, mais au lieu de s'en servir pour manger, l'enfant s'en servit pour taper à grands coups sur sa soupe, faisant rejaillir le bouillon sur les autres et sur elle-même, éclaboussant<sup>3</sup> le pain, le fromage et même les confitures.

Et le père Sylvain, au lieu de gronder, riait, riait, riait...

*D'après Marguerite Audoux*

## LE MEILLEUR FILS

Un fameux négociant<sup>4</sup> de Babylone était mort aux Indes ; il avait fait héritiers<sup>5</sup> ses deux fils par portions égales<sup>6</sup>, après avoir marié leur sœur, et il laissait un présent<sup>7</sup> de trente mille pièces d'or à celui de ses fils qui l'aimera le mieux. L'aîné lui bâtit un tombeau<sup>8</sup> ; le second augmenta d'une partie de son héritage la dot<sup>9</sup> de sa sœur ; chacun disait : « C'est l'aîné qui aime le mieux son père ; le cadet aime mieux sa sœur ; c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces ».

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : « Votre père n'est point mort, il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone ».

« Dieu soit loué !<sup>10</sup> répondit le jeune homme ; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher ! »

<sup>1</sup> détourner ses yeux — отвести глаза

<sup>2</sup> laper — лакать

<sup>3</sup> éclaboussant — обрызгивая

<sup>4</sup> un fameux négociant — известный купец

<sup>5</sup> héritier *m* — наследник

<sup>6</sup> par portions égales — равными долями

<sup>7</sup> un présent — подарок

<sup>8</sup> un tombeau — гробница

<sup>9</sup> la dot — приданое

<sup>10</sup> Dieu soit loué — слава Богу

Zadig dit ensuite la même chose au cadet. « Dieu soit loué ! répondit-il ; je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je veux qu'il laisse à ma sœur ce que je lui ai donné. »

— Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces. C'est vous qui aimez le mieux votre père.

*D'après Voltaire « Zadig »*

## LA FIANCÉE<sup>1</sup>

Après quelques jours de vacances je devais rentrer à Paris.

Quand j'arrivai à la gare, le train était déjà plein de voyageurs. Il n'y avait qu'une place dans un compartiment, mais elle était occupée par deux grands paniers d'où sortaient des têtes de poules.

Je me décidai à monter. Je m'excusai de vouloir occuper la place des paniers, mais un paysan vêtu d'une blouse me dit : « Attendez donc, Mademoiselle, je vais les ôter de là », et il mit les paniers sous la banquette<sup>2</sup>.

Quand je fus assise, le voyageur qui me faisait face<sup>3</sup> demanda au paysan s'il portait ses poules au marché<sup>4</sup>.

— Non, Monsieur, répondit l'homme, je les porte à mon garçon qui va se marier après-demain.

Sa figure rayonnait de joie.

Les autres voyageurs semblaient tout joyeux en l'écoutant.

Le train commença à rouler et le voyageur qui avait parlé allait se mettre à lire son journal, lorsque le paysan lui dit :

— Mon garçon est à Paris ; il est employé dans un magasin et il va se marier avec une demoiselle qui est aussi dans un magasin.

Le voyageur posa son journal sur ses genoux et demanda :

— Est-ce que la fiancée est jolie ?

— Nous ne savons pas, dit l'homme, nous ne l'avons pas encore vue.

— Vraiment, et si elle était laide<sup>5</sup> et si elle ne vous plaisait pas ?

<sup>1</sup> la fiancée — невеста

<sup>2</sup> sous la banquette — под скамейку (вагона)

<sup>3</sup> qui me faisait face — который сидел напротив меня

<sup>4</sup> le marché — рынок

<sup>5</sup> laide — некрасивая

— Ça, c'est des choses qui peuvent arriver, répondit le paysan ; mais je crois qu'elle nous plaira, parce que notre garçon nous aime trop pour prendre une femme laide.

— Et puis, ajouta la femme, du moment qu'elle plaît à notre Philippe, elle nous plaira aussi.

Elle se tourna vers moi et ses doux yeux étaient pleins de sourires. Elle avait un tout petit visage rose et je ne pouvais croire qu'elle fût la mère d'un garçon qui avait l'âge de se marier.

Elle voulut savoir si j'allais aussi à Paris et quand j'eus répondu oui, le voyageur se mit à plaisanter <sup>1</sup>.

— Je parie, dit-il, que Mademoiselle est la fiancée ; elle est venue au devant de ses beaux-parents <sup>2</sup> sans se faire connaître !

Tous les yeux se portèrent sur moi et je rougis beaucoup, pendant que l'homme et la femme disaient ensemble :

— Quel bonheur, si c'était vrai !

Je les détrompai <sup>3</sup>.

Mais le voyageur, tout heureux de sa plaisanterie <sup>4</sup>, leur dit en me regardant d'un air malicieux <sup>5</sup> :

— Vous verrez que je ne me trompe pas. Quand vous arriverez à Paris, votre fils dira : « Voici ma fiancée ! »

Puis, en riant très fort, il s'enfonça sur sa banquette et commença à lire attentivement son journal.

Peu après, la femme se tourna tout à fait vers moi, et elle me présenta un gâteau en disant qu'elle l'avait fait elle-même le matin.

Je ne savais comment refuser, et je fus forcée d'accepter.

J'eus beaucoup de peine à empêcher l'homme d'aller me chercher une tasse de café pendant un arrêt du train.

A voir ces braves gens qui ne demandaient qu'à aimer <sup>6</sup> la femme choisie par leur fils, il me venait un regret de ne pas être leur bru <sup>7</sup>.

En arrivant à Paris, je les aidai à descendre leurs paniers et je les accompagnai vers la sortie. Je m'éloignai un peu en

voyant arriver un grand garçon qui se jeta sur eux en les entourant de ses bras.

Il avait, comme son père, des yeux gais et un rire large.

Dehors, il faisait presque nuit. Je relevai le col <sup>1</sup> de mon manteau et je restai en arrière, à quelques pas d'eux, tandis que leur fils allait chercher une voiture.

*D'après Marguerite Audoux*

## FATALITÉ <sup>2</sup>

Deux vieux amis Claude et Dominique terminaient leurs jours ensemble.

— Tout se trompe. Il n'y a que la fatalité, dit le vieux Dominique, en manière de conclusion <sup>3</sup> à quelque chose qu'il avait dit ou croyait avoir dit.

— Non, répondit le vieux Claude. La fatalité se trompe <sup>4</sup>, elle aussi comme les autres.

J'ai épousé <sup>5</sup> Bernardine, dans le temps, continua-t-il, je l'ai épousé ; et deux mois avant j'avais, d'un coup de fusil cassé la tête de son père.

Dominique fut soudain pris de peur.

— Eh ! Claude ! Tu dors ? cria-t-il.

— Non, fit Claude. Je pense sans dormir. J'ai bien épousé la fille qui adorait <sup>6</sup> son père et j'ai bien envoyé au vieux une balle.

Le père Barbeau était intelligent. Aussi ne voulait-il pas me donner sa fille, à cause que j'étais un propre à rien <sup>7</sup>. . . Je n'étais bon à rien, en effet qu'à aimer la fille.

Il ne voulait donc pas. Un jour, j'osai <sup>8</sup>, moi, lui dire que je voulais épouser la belle Bernardine. Il me jeta à la porte. Je me dit : « Il faut le tuer ». J'introduisis une balle dans mon fusil <sup>9</sup>. Je choisis une belle nuit, je courus droit devant moi, dans la campagne. Je m'assis pour faire la chose, sur le bord du chemin. . .

<sup>1</sup> je relevai le col — я подняла воротник

<sup>2</sup> fatalité / — рок, судьба, неизбежность

<sup>3</sup> en manière de conclusion — в виде заключения

<sup>4</sup> se trompe — ошибается

<sup>5</sup> j'ai épousé... — я женился на...

<sup>6</sup> qui adorait — которая обожала

<sup>7</sup> j'étais un propre à rien — я был бездельником

<sup>8</sup> un jour, j'osai — однажды я осмелился

<sup>9</sup> j'introduisis une balle dans mon fusil — я зарядил ружьё

<sup>1</sup> se mit à plaisanter — принялся шутить

<sup>2</sup> beaux-parents — зд. родители мужа

<sup>3</sup> je les détrompai — я разоблачила шутку

<sup>4</sup> tout heureux de sa plaisanterie — очень довольный своей шуткой

<sup>5</sup> d'un air malicieux — с лукавым видом

<sup>6</sup> qui ne demandaient qu'à aimer — которые готовы были полюбить

<sup>7</sup> la bru — жена сына

Tout à coup j'entendis, puis je vis, une voiture approcher. C'était celle du père Barbeau. Le cheval marchait au pas. La voiture me passa devant le nez, et je l'aperçus, lui, courbé<sup>1</sup> en avant. Une rage me prit<sup>2</sup>. Je me levai d'un bond, et je tirai. Sans un cri, comme une masse, il tomba sur la croupe du cheval qui, effrayé, prit le galop.

Je m'enfuis, je m'enfuis à toutes jambes, et j'étais déjà loin, lorsque je commençai à comprendre ce que j'avais fait.

Je m'aperçus que ma fuite m'avait porté à leur maison, celle qu'il venait de quitter, lui, mais où était elle... Ah ! la fenêtre était ouverte, et elle était là, près de la fenêtre.

Elle souriait. Elle me vit, poussa un petit cri, battit des mains :

— C'est le ciel qui vous envoie, dit-elle. Le père consent<sup>3</sup>. Il a vu comme je souffrais et tout d'un coup, il a dit oui... Avant de s'en aller, tout à l'heure, il a dit oui, et il a ri !

Je partis sans dire un mot... Je ne me souviens plus que du moment où j'arrivai chez moi.

Je me réveillai au grand jour de midi. Il y avait un grand bruit dehors. Justement Jean — Jean, qui était alors mon aîné de quelques années, frappa d'un coup de poing à ma porte. D'un autre coup, il l'ouvrit et me cria :

— Le père Barbeau a été tué cette nuit sur la route.

— Ah ! Ah ! dis-je, en me reculant au fond de la chambre...

— Ces deux bohémiens<sup>4</sup>, ajouta-t-il. On les a trouvés à cause du sac qu'ils avaient emporté. Ils ont tout raconté ! Ils ont attaqué la voiture à la sortie du village, à deux pas de chez lui. Le vieux a reçu dix coups de couteau dans le dos ; il a été tué raide. Puis, ils l'ont rajusté sur son banc<sup>5</sup> et laissé la voiture aller au pas. Longtemps après le cheval rentra à la maison.

— Je ne l'avais pas tué, puisqu'il était déjà mort.

Tu vois qu'il y avait eu de la fatalité, mais qu'elle s'était trompée, cette nuit-là.

*D'après Henri Barbusse*

<sup>1</sup> courbé — склонившийся, наклонённый  
<sup>2</sup> une rage me prit — мной овладело бешенство (я перестал владеть собой)  
<sup>3</sup> le père consent — отец согласен  
<sup>4</sup> bohémiens — цыгане  
<sup>5</sup> ils l'ont rajusté sur son banc — они снова посадили его на сиденье

Jacques Thibault et son ami Daniel de Fontanin, tous deux âgés de 14 ans, sont élevés dans un collège dirigé par des prêtres<sup>1</sup>. Ces derniers persécutent<sup>2</sup> les deux amis. Un jour un de ces prêtres a pris dans le pupitre de Jacques « le cahier gris » dans lequel celui-ci écrivait son journal. Jacques et Daniel ont résolu de s'enfuir, de quitter familles et collège.

Ils étaient arrivés à Marseille le dimanche soir, après minuit. Ils avaient dormi sur la banquette de bois<sup>3</sup>, dans le wagon mal éclairé ; l'entrée en gare venait de les réveiller ; et ils étaient descendus sur le quai, silencieux et inquiets.

Il fallait coucher. En face de la gare il y avait un hôtel. Daniel, le plus assuré<sup>4</sup> des deux, avait demandé deux lits pour la nuit. Le patron<sup>5</sup> avait posé quelques questions. Tout était préparé : à la gare de Paris, leur père avait manqué le départ ; sans doute arriverait-il le lendemain par le premier train. Le patron jeta sur les enfants un mauvais regard. Enfin il avait ouvert un registre :

— Inscrivez vos noms.

Il s'adressait à Daniel parce qu'il paraissait l'aîné. Son regard avait soutenu, sans faiblesse ni bravade celui de l'hôtelier ; et, sur le registre, il avait écrit : *Georges et Maurice Legrand*.

— La chambre, ce sera sept francs. Ici, on paie toujours d'avance. Le train de nuit arrive à 5 h. 30.

Ils n'avaient pas osé dire qu'ils mouraient de faim.

Les meubles de la chambre se composaient de deux lits et d'une chaise. Ils s'étaient assis sur leurs lits pour faire leurs comptes ; leurs économies<sup>6</sup> se montaient à cent quatre-vingt-huit francs, qu'il partagèrent<sup>7</sup>. Jacques, vidant ses poches, en avait tiré un petit livre et une tablette de chocolat dont il avait donné la moitié<sup>8</sup> à Daniel. Et ils s'étaient couchés très vite, en silence.

Le matin, avant cinq heures, on frappait à leur porte.

<sup>1</sup> des prêtres — священники  
<sup>2</sup> ces derniers persécutent — которые преследуют  
<sup>3</sup> la banquette de bois — деревянная полка (в вагоне)  
<sup>4</sup> le plus assuré — наиболее уверенный  
<sup>5</sup> le patron — хозяин  
<sup>6</sup> économies *f pl* — сбережения  
<sup>7</sup> qu'ils partagèrent — которые они разделили  
<sup>8</sup> une tablette de chocolat dont il avait donné la moitié — плитку шоколада, половину которой он дал...



Ils s'habillèrent. Ils refusèrent le café préparé par le patron et ils allèrent à la gare.

A midi, ils avaient déjà parcouru Marseille en tous sens<sup>1</sup>. Le courage leur était revenu avec le grand jour. Ils achetèrent

<sup>1</sup> ils avaient déjà parcouru Marseille en tous sens — они уже обошли весь Марсель (город на юге Франции)

du pain, de la charcuterie<sup>1</sup>, descendirent au port, et s'installèrent devant les grands navires<sup>2</sup> immobiles.

— Où vont-ils donc, ces bateaux-là, demanda Jacques à un marin.

— Lequel ?

— Ce gros-là.

— A Madagascar.

— Vrai ? On va le voir partir ?

— Non. Celui-là ne part que jeudi. Mais si tu veux voir un départ, c'est ce soir à 5 heures : celui-ci, le *La Fayette*, part pour Tunis.

(à suivre)

## UNE ÉVASION

(suite)

— Tunis, observa Daniel, ce n'est pas l'Algérie...

— C'est toujours l'Afrique, dit Jacques.

Daniel s'était arrêté de manger.

— Dis donc... Si on leur écrivait d'ici, avant de...

— Es-tu fou ? cria Jacques, la bouche pleine. Ils nous prendront à l'arrivée. Tu verras, je sais, dit-il, à Tunis la vie est facile. On emploie aux rizières tous ceux qui se présentent<sup>3</sup>. On est payé tout de suite et nourrit à discrétion de dattes<sup>4</sup> et de mandarines.

— On leur écrira de là-bas, murmura Daniel.

— Peut-être, dit Jacques. Quand on sera installé, et qu'ils auront vu qu'on peut se passer d'eux.

Ils se turent. Daniel, qui ne mangeait plus, regardait devant lui les gros navires noirs : il luttait pour ne pas penser à sa mère.

L'important était de s'embarquer<sup>5</sup>, dès ce soir, sur le *La Fayette*.

<sup>1</sup> la charcuterie — колбасные изделия

<sup>2</sup> les grands navires — большие суда

<sup>3</sup> on emploie aux rizières tous ceux qui se présentent — на работу на рисовых плантациях берут всех без разбора

<sup>4</sup> nourri à discrétion de dattes — можно есть вволю финики

<sup>5</sup> l'important était de s'embarquer — самое главное было сесть на пароход

Un garçon de café leur indiqua le bureau des Messageries <sup>1</sup>. Daniel se pencha vers le guichet <sup>2</sup>.

— Monsieur, mon père m'envoie prendre deux places de troisième classe pour Tunis.

— Votre père ? dit l'employé en continuant de travailler. Il écrivit un long moment. Le cœur des enfants battait.

— Eh bien, dit-il enfin, sans lever le nez, tu lui diras qu'il vienne ici lui-même, et avec ses papiers, tu entends ?

Ils se sentaient examinés par les gens qui étaient dans le bureau. Ils sortirent sans répondre.

*D'après Roger Martin du Gard « Les Thibault »*

## LE 14 JUILLET 1941

Le 14 juillet 1941 n'était pas comme les autres...

On l'attend, le 14 juillet ! Car ce jour-là tout le monde danse sur les places, aux coins des rues sous les lampes aux mille couleurs.

C'est un jour de fête parce qu'il fut un jour de grandes luttes et de grandes victoires pour le peuple.

L'après-midi... les meilleures traditions s'expriment dans tous les cortèges populaires <sup>3</sup>. De toute la France les pensées du peuple vont vers Paris, le Paris de la Bastille, le Paris du 14 juillet.

Eh bien, en 1941, c'était un 14 juillet sans guirlandes, sans accordéons ni bal au coin de la rue.

Il y avait la guerre, la misère, les patrouilles le soir, l'occupation de notre pays.

Et tout à coup, ce fut vraiment le 14 juillet.

Près de la Porte Saint-Denis<sup>4</sup> c'était comme toujours à cette heure de l'après-midi : la queue<sup>5</sup> aux magasins, des ouvriers sortant des usines, quelques soldats allemands en uniformes verts, des crieurs de journaux <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> leur indiqua le bureau des Messageries — указал им паромное агентство

<sup>2</sup> se pencha vers le guichet — наклонился к окошечку кассы

<sup>3</sup> s'expriment dans tous les cortèges populaires — выражаются народными шествиями

<sup>4</sup> la Porte Saint-Denis — застава Сен-Дени (в Париже)

<sup>5</sup> la queue — очередь, хвост

<sup>6</sup> des crieurs de journaux — продавцы газет

Mais dans la foule il y avait des camarades qui attendaient le signal. La manifestation était préparée depuis longtemps.

Soudain un coup de sifflet. Un groupe se forme sur la chaussée. On entend les premiers cris bien scandés. Un petit gars a crié : « Mort aux boches ! » <sup>1</sup>

Le drapeau flotte en tête des groupes.

La foule grandit. Des femmes pleurent : « Pas un homme... pour Hitler ». Une jeune fille chante la Marseillaise. On avance, on avance toujours.

Mais la police arrive sans bruit.

Elle entoure la manifestation. Des gendarmes la suivent en motocyclette. « Sauvez-vous ! » crie quelqu'un. Il faut faire vite. La rue se vide.

Les manifestants se sauvent. Dans une maison ouvrière des portes s'ouvrent :

— Entrez, les gars. Retire ta veste, on dira que tu es de la famille <sup>2</sup>...

*D'après « Filles de France »*

## LES ROSES DU RETOUR

Deux amis, Georges Fromont et Lucien Mercier reviennent d'un camp de concentration <sup>3</sup>, où ils avaient été déportés <sup>4</sup> par les Allemands.

Le concierge ouvrit la porte de la loge. Il était cinq heures du matin. Depuis la Libération, personne n'était venu à une heure aussi matinale. Deux hommes se tenaient debout devant lui. Tous deux grands, maigres, leurs bras pendant le long du corps comme des manches vides <sup>5</sup>.

— Madame Fromont demeure-t-elle toujours ici ? demanda un d'eux.

Étonné, le concierge ne répondit pas. Jamais il n'avait rencontré d'hommes aussi étrangement vêtu. Celui qui venait de parler portait un vieux pantalon rouge de la guerre de 1914, et sa tête était couverte d'un vieux chapeau. Leurs regards sombres et fixes l'effrayaient.

<sup>1</sup> un petit gars a crié : « Mort aux boches ! » — маленький паренёк крикнул: «Смерть бошам!»

<sup>2</sup> on dira que tu es de la famille — скажем, что ты член нашей семьи

<sup>3</sup> un camp de concentration — концентрационный лагерь

<sup>4</sup> ils avaient été déportés — они были сосланы

<sup>5</sup> comme des manches vides — как пустые рукава

— Que lui voulez-vous <sup>1</sup>, à Madame Fromont ?

— Je suis son mari, répondit l'homme.

Le concierge appuya sur le bouton électrique qui éclairait le vestibule. La maigreur des hommes se fit encore plus distincte, leurs visages étaient jaunes. Le compagnon de Fromont était habillé d'une vieille veste et d'un pantalon de déporté politique.

— Vous revenez des camps ? demanda le concierge.

— Oui.

— Tout le monde vous croyez fusillé depuis plus de deux ans.

Une seconde le concierge évoqua <sup>2</sup> la lointaine silhouette du jeune professeur qui le saluait poliment lorsque trois ans auparavant il revenait du lycée, sa serviette à la main.

— C'est pas possible de vous reconnaître, dit-il.

Puis il se rappela la question à laquelle il n'avait pas encore répondu :

— Bien sûr, elle demeure toujours ici, votre femme.

Une grimace — peut-être un sourire — apparut sur le visage de Fromont. Son compagnon lui prit le bras.

— Te voilà arrivé, vieux frère.

— Oui.

Les deux déportés se regardèrent. Ils ne prêtaient plus aucune attention <sup>3</sup> à la présence du concierge. La grimace avait disparu du visage de Fromont. Un instant, ils restèrent ainsi. Puis, sans une parole, ils s'éloignèrent vers le fond du vestibule. Le concierge les suivit des yeux :

— Vous ne voulez pas que je vous aide à monter l'escalier ?

— Non, nous ne nous dépêchons pas.

(à suivre)

## LES ROSES DU RETOUR

(suite)

La maison était une vieille maison bourgeoise du Quartier Latin, sans grand confort. La cage de l'escalier était sombre. Un tapis couvrait les marches. Cramponnés l'un à l'autre <sup>4</sup>, les deux hommes arrivaient au premier étage.

<sup>1</sup> que lui voulez-vous — зачем она вам нужна

<sup>2</sup> évoqua — вспомнил

<sup>3</sup> ils ne prêtaient plus aucune attention — они не обращали больше никакого внимания

<sup>4</sup> cramponnés l'un à l'autre — опираясь друг на друга

— Arrêtons-nous un moment, Lucien, dit Fromont ; je n'en peux plus.

Ils s'assirent, le dos appuyé au mur.

— C'est chic chez toi, dit Lucien.

Les deux hommes étaient nés dans des milieux différents <sup>1</sup>. Mais pendant trois ans, ils avaient partagé <sup>2</sup> la même vie, le même courage, la même souffrance <sup>3</sup>. Rien ne pouvait maintenant les séparer.

Lucien Mercier était cheminot <sup>4</sup> ; sa vie avait été toujours rude. Georges Fromont, lui, était professeur d'histoire ; il avait passé toute sa jeunesse devant les livres. Mais cette vie d'avant-guerre se perdait bien loin dans leur souvenir.

— Je vais ôter mes souliers, dit Fromont. Ils sont trop lourds. Ils me fatiguent pour monter l'escalier.

— A quel étage demeures-tu ?

— Quatrième.

Fromont enleva ses souliers qu'il mit sur ses épaules. Derrière l'une des portes ouvrant sur le palier, un poste de T. S. F. jouait une valse.

— Allons, dit-il, nous ne pouvons rester ici plus longtemps.

Lucien, plus solide, se leva le premier afin de pouvoir aider son compagnon. Le contact du tapis sembla très doux aux pieds malades de Fromont. Les deux hommes s'arrêtèrent encore un instant entre deux étages. Cinq minutes plus tard, ils atteignaient le palier du quatrième.

— C'est là, dit Fromont.

Ses joues rougirent et, brusquement, son cœur s'était mis à battre. Pendant trois années, il avait pensé à cette seconde. L'instant qu'il vivait avait été le plus extraordinaire <sup>5</sup> de ses rêves. Trois années de lutte et de souffrances s'arrêtaient devant cette porte silencieuse. Il tendit la main vers la sonnette.

— Tu devrais remettre tes souliers, dit Lucien.

— A quoi bon ! <sup>6</sup>

<sup>1</sup> étaient nés dans des milieux différents — происходили из различных кругов общества

<sup>2</sup> ils avaient partagé — они делили

<sup>3</sup> la même souffrance — то же страдание

<sup>4</sup> cheminot *m* — железнодорожник

<sup>5</sup> le plus extraordinaire — самый необыкновенный

<sup>6</sup> à quoi bon ! — зачем !

La sonnerie retentit dans l'escalier, et Fromont recula de quelques pas. Quelques secondes passèrent. Interminables. Des pantoufles glissèrent dans le vestibule.

— Qui est là ?

— Georges.

De nouveau, l'attente. Fromont avait le ventre glacé.

— Pourquoi n'ouvres-tu pas ? demanda-t-il.

La porte s'ouvrit. Nicole. Pas tout à fait comme il espérait. Mais il la reconnaissait fort bien, avec ses longs cheveux noirs et son fin visage. Elle s'était appuyée au mur. Ses lèvres<sup>1</sup> tremblaient : « Georges, mon Dieu, Georges, ce n'est pas possible ».

Nicole s'approchait et lui prenait les mains.

— Georges, mon Dieu, Georges, disait-elle toujours. Elle regardait aussi Lucien.

— Dans quel état revenez-vous ! Comme vous avez dû souffrir !

— Entrez !

Elle n'embrassait pas Fromont. Mais cela ne l'étonnait pas.

*D'après Paul Tillard*

## L'ENCRE ROUGE

C'était en 1941 pendant l'occupation de la France par les Allemands.

Un ouvrier français qui part travailler en Allemagne promet d'écrire son impression<sup>2</sup> : si elle est bonne, il emploiera de l'encre noire ; si elle est mauvaise, de l'encre rouge.

On reçoit une lettre écrite à l'encre noire où il déclare : « Nous sommes très bien. Le travail n'est pas dur. La paie est bonne. Les gens sont charmants. Il n'y a qu'une chose impossible à trouver : c'est de l'encre rouge ».

## UN SAUVETAGE<sup>3</sup>

Avant-hier, je me promenais vers le pont d'Iéna, du côté du Champ-de-Mars ; il faisait un grand vent ; la Seine était houleuse<sup>4</sup> et me rappelait la mer. Je suivais de l'œil

<sup>1</sup> ses lèvres — её губы

<sup>2</sup> son impression / — своё впечатление

<sup>3</sup> un sauvetage — спасение

<sup>4</sup> la Seine était houleuse — Сена (река в Париже) была бурной

un petit bateau rempli de sable<sup>1</sup> jusqu'au bord, qui voulait passer sous la dernière arche du pont, de l'autre côté de la Seine, près du quai des Bons-Hommes.

Tout à coup le bateau chavire<sup>2</sup> ; je vis le batelier<sup>3</sup> essayer de nager : mais il s'y prenait mal<sup>4</sup>. « Ce maladroit va se noyer », me dis-je. J'eus l'idée de me jeter à l'eau ; mais j'ai quarante-sept ans et des rhumatismes ; il faisait un froid piquant. « Quelqu'un se jettera de l'autre côté », pensai-je.

Je regardais malgré moi. L'homme reparut sur l'eau ; il jeta un cri. Je m'éloignai rapidement : « Ce serait trop fou à moi aussi ! me disais-je ; quand je serai cloué dans mon lit, avec un rhumatisme, qui viendra me voir ? Qui songera à moi ? Je serai seul à mourir d'ennui, comme l'an passé. Pourquoi cet animal se fait-il batelier sans savoir nager ? D'ailleurs son bateau était trop chargé ».

Je pouvais être déjà à cinquante pas de la Seine, j'entends encore un cri du batelier qui se noyait et demandait du secours. Je redoublai le pas : « Que le diable l'emporte ! » me dis-je ; et je me mis à penser à autre chose. Tout à coup je me dis : « Lieutenant Louaut (je m'appelle Louaut), tu es un misérable<sup>5</sup> ; dans un quart d'heure cet homme sera noyé, et toute ta vie tu te rappelleras son cri : — Misérable ! Misérable ! Et les soixante-sept jours que le rhumatisme m'a retenu au lit l'an passé ?.. Que le diable l'emporte ! Il faut savoir nager quand on est batelier ».

Je marchais fort vite vers l'École Militaire. Tout à coup une voix me dit : « Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche<sup>6</sup> ». Ce mot me fit tressailler<sup>7</sup>. « Ah ! ceci est sérieux », me dis-je ; et je me mis à courir vers la Seine. En arrivant au bord, jeter habit, bottes et pantalons ne fut qu'un mouvement. J'étais le plus heureux des hommes. « Non, Louaut n'est pas un lâche, non, non ! » me disais-je, à haute voix.

Je sauvai l'homme sans difficulté. Je le fis porter dans un lit bien chaud ; il reprit bientôt la parole.

*D'après Stendhal*

<sup>1</sup> le sable — песок

<sup>2</sup> le bateau chavire — лодка опрокидывается

<sup>3</sup> le batelier — лодочник

<sup>4</sup> il s'y prenait mal — он плохо брался за это

<sup>5</sup> un misérable — негодяй, подлец

<sup>6</sup> un lâche — подлец, трус

<sup>7</sup> me fit tressailler — заставил меня содрогнуться



## LES JEUNES GENS

Guy, Elisée et Marcel étaient trois jeunes gens presque du même âge. Mais ils ne se ressemblaient guère. Pendant l'occupation allemande Elisée eut une conduite criminelle. L'ambition le rongait<sup>1</sup>. Voulant jouer un rôle et se faire remarquer par les Allemands il choisit le chemin de la trahison.

— Qu'est-ce que ça pouvait être ? Une magnifique voiture noire s'arrêta devant l'hôtel. Il y avait dedans un chauffeur et deux jeunes gens. Ils venaient voir Elisée. Comme on hésitait à leur répondre, l'un d'eux sortit son revolver et dit :

« Gestapo. . . ».

Elisée n'était pas chez lui, sa sœur préparait une soupe quand ces messieurs entrèrent. Ils lui dirent :

« C'est votre frère, n'est-ce pas ? . . C'est lui qui a voulu nous voir. . . »

Ils parlaient bien le français pour les Allemands. Justement Elisée rentrait.

Ils le virent venir, petit et noir, avec ses cheveux dépeignés, ses épaules étroites, il avait une veste noire. Ils se regardèrent : ils ne l'attendaient pas comme ça, sans doute, si faible.

— Vous m'avez demandé, Messieurs ?

— Nous avons eu votre lettre. Nous voulions parler avec vous.

Le visage d'Elisée s'éclaira. Enfin, on le prenait au sérieux<sup>2</sup>. Trois hommes étaient venus à cause de lui, une voiture. . .

« Voulez-vous monter avec nous ? »

Avec quel empressement il les accompagnait. . .

Dans la voiture, assis entre les deux voyageurs, Elisée parlait. Il expliquait sa position à P. . . La bêtise des gens qui ne se méfiaient pas de lui<sup>3</sup>, si bien qu'il lui était facile de tout savoir. Celui-ci cachait des partisans, cet autre avait caché un parachutiste, un troisième était communiste. Vous savez, le père Rapin, celui qui avait prêté sa maison au maquis ? Son fils était toujours en liaison avec eux, et il mentait<sup>4</sup>

<sup>1</sup> l'ambition le rongait — его грызло честолюбие

<sup>2</sup> on le prenait au sérieux — к нему относились серьезно (ему доверяли)

<sup>3</sup> la bêtise des gens qui ne se méfiaient pas de lui — глупость людей, которые его не опасались

<sup>4</sup> il mentait — он лгал

quand il disait ne pas savoir à qui il avait loué sa maison. . . Il y avait des Juifs aux environs.

« Les jeunes du pays étaient dans le maquis. . . Non, pas celui que vous avez brûlé. . . Ce sont des petits maquis, des groupes mal armés, faciles à réduire<sup>1</sup>. . . C'est qu'ils ont des idées antimilitaristes, vous comprenez. . . »

— Je le disais dans ma première lettre. C'est la seconde que vous avez eue ? Jusqu'ici je n'osais pas<sup>2</sup> donner mon adresse. Mais quand j'ai vu qu'on était venu pour Martini. . . J'ai préféré vous expliquer moi-même. . .

— Celle-ci ? demanda l'un des messieurs, le brun.

Elisée la reconnut. « Oui, ça, c'est la seconde. Mais j'en ai préparé une autre, tenez, attendez, attendez. . . » Il ne la retrouvait pas. A la fin, il l'avait mise dans son portefeuille.

Le blond prit la lettre. Il lut machinalement l'adresse : Kommandatur, Valence. Il n'y avait pas de doute. C'était la même écriture.

« Vous verrez, dit Elisée, j'y donne la liste de tous ceux qui écoutent Londres. . . Oh ! Ils ne se gênent pas<sup>3</sup>. Si vous entendiez ça, le soir, à neuf heures un quart ».

La route était déserte<sup>4</sup>.

Le brun avait posé sa main sur l'épaule du chauffeur. La voiture s'arrêta. « Nous serons bien ici pour causer. . . » Elisée résistait, ils le poussèrent.

« Qu'est-ce que c'est ? Mais voyons, Messieurs ».

Ils avaient sorti leurs revolvers. Elisée ne comprenait plus. Il n'était pas beau à voir, vert. Ils le poussèrent encore vers le ravin. Ils ne s'expliquèrent pas.

Ils avaient tiré en même temps. Elisée tomba.

Guy aida Marcel. L'un par les pieds, l'autre sous les épaules. Ils jetèrent le mort dans le ravin.

« Alors, c'est fait ? » cria le chauffeur.

Ils montèrent dans la voiture. Sur le coussin<sup>5</sup>, il y avait la lettre qu'un employé des Postes avait transmise à la Résistance. Ils s'assirent et roulèrent en silence.

*D'après Louis Aragon*

<sup>1</sup> à réduire — уничтожить

<sup>2</sup> jusqu'ici je n'osais pas — до сих пор я не смел

<sup>3</sup> ils ne se gênent pas — они не стесняются

<sup>4</sup> la route était déserte — дорога была пустынна

<sup>5</sup> le coussin — подушка

## LA RENCONTRE DE ROSE FRANCE <sup>1</sup> AVEC MARCEAU

Elle est entrée dans la pièce que vient de lui ouvrir une vieille femme. Un homme s'est levé de la table où il écrivait, et s'est avancé à sa rencontre.

— Bonsoir, camarade !

— Bonsoir, monsieur, répond Marie Vernon.

— Assieds-toi donc, camarade, il y a bien longtemps que je voulais te rencontrer. Est-ce que tu m'as reconnu ?

Elle le regarde. Il a près de trente ans.

— Le front découvert et une petite moustache ne lui rappellent rien. Mais il a une intonation de voix et des yeux qui ne lui semblent pas étrangers.

— Je crois que je vous ai entendu parler une fois dans un meeting. Vous n'êtes pas Charles. . .

Il a une légère grimace.

— Je m'appelle Marceau, tâche de t'en souvenir.

— Oui, monsieur.

— Tu peux me tutoyer, tu sais ?

— Je n'ai pas l'habitude.

— Ça viendra vite, tu verras. Quel âge as-tu ?

— Vingt et un ans. Pas encore tout à fait.

— D'où es-tu ?

— Nantes.

— Tu y es restée longtemps ?

— Jusqu'à ma sortie de l'École Normale <sup>2</sup> en 1938. Ma mère est morte et je suis venue habiter Bordeaux avec papa.

— Qu'est-ce qu'il fait ton père ?

— Il est premier violon <sup>3</sup> au Grand-Théâtre.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait depuis que tu es à Bordeaux ?

— Je voulais d'abord continuer mes études pour devenir professeur, puis j'ai abandonné.

— Pourquoi ?

— Nous n'avions pas les moyens. Alors j'ai demandé

<sup>1</sup> Роз Франс героиня одноименного романа Ж. Лаффита была активным борцом движения «Сопrotивления» во время немецкой оккупации. Этот отрывок рассказывает о первом знакомстве Роз Франс с вождём этого движения, французским коммунистом Марсо.

<sup>2</sup> Jusqu'à ma sortie de l'École Normale — до окончания педагогического училища

<sup>3</sup> premier violon — первая скрипка

un poste d'institutrice <sup>1</sup>. J'ai été nommée au début de la guerre à Sainte-Foye-la-Grande <sup>2</sup>. Comme cela m'éloignait de mon père, j'ai demandé mon changement <sup>3</sup> ! Il y a seulement deux mois que j'habite Bordeaux.

— Tu habites avec lui ?

— Non. Il a un appartement en ville. J'habite une petite chambre en banlieue, pas très loin de mon école.

— Et qu'est-ce qui t'a donné l'idée de venir au Parti ?

— C'est assez difficile à expliquer.

— Explique.

— Un jour je suis allée à une réunion où on parlait de l'Espagne. C'était une réunion organisée par les Jeunes Filles de France <sup>4</sup>. Une affiche écrite à la main. . . Je m'en souviendrai toujours. . . avec un nom que je n'oublierai jamais : Rose Blanc. Cette jeune fille à peine plus âgée que nous, nous expliqua ce qui se passait en Espagne. Le soir même, je m'inscrivais au foyer <sup>5</sup> de Jeunes Filles qui avait organisé cette réunion. . .

— Et tu es restée longtemps aux « Jeunes Filles » ?

— Jusqu'à la guerre.

— Et au Parti ?

— J'y suis venue tout naturellement. J'entendis une fois Maurice Thorez à la radio et un beau jour je dis à mon père que j'étais communiste.

— Depuis quand es-tu membre du Parti ?

— Depuis 1939. Après un meeting où je vous ai entendu parler. D'abord, les camarades ne voulaient pas me donner ma carte <sup>6</sup> parce que j'étais trop jeune.

— Et qu'est-ce que tu as répondu ?

— Rien, j'ai pleuré. Après, ça allait un peu mieux. C'est à ce moment qu'il y a eu la guerre et que je suis devenue institutrice à Sainte-Foye-la-Grande. Là. . .

— Je sais tout ce que tu as fait depuis, dit Marceau. C'est toi qui là-bas nous a aidé à reprendre les liaisons !

<sup>1</sup> un poste d'institutrice — место учительницы в неполной средней школе

<sup>2</sup> Sainte-Foye-la-Grande — городок в департаменте Жиронды, главным городом которого является Бордо

<sup>3</sup> changement *m* — эд. перевод по работе

<sup>4</sup> les Jeunes Filles de France (l'Union des...) — организация французских девушек. Основана в 1936 г. при активном участии героини французского народа Даниэль Казанова

<sup>5</sup> un foyer — эд. местная организация

<sup>6</sup> me donner ma carte — выдать мне членский билет

Ensuite, tu es revenue à Bordeaux où tu as fait du bon travail.

— Comment le savez-vous ?

Marceau sourit.

— Mais c'est mon rôle de le savoir.

— Qui sera mon chef ?

— Moi.

— Vous ?

— Oui. Je te verrai deux fois par semaine.

— Mais alors, moi, qu'est-ce que je vais faire ?

— Je t'expliquerai. Tu vas t'occuper d'un secteur.

— Et les copains de mon quartier <sup>1</sup> ?

— Tu continueras de les voir, mais tu vas travailler à Bordeaux. Est-ce qu'on connaît tes idées à l'école ?

— Non.

— Et ton domicile <sup>2</sup> ?

— Non plus.

— Mais quelle adresse as-tu donnée ?

— J'ai donné celle de mon père.

— Très bien. Il ne reste plus pour ce soir qu'à te donner un nom.

— Les copains m'ont nommée : Rose-Marie, mais je peux m'appeler Rose tout court <sup>3</sup>, en souvenir...

— Ton nom sera *Rose France*.

*D'après J. Laffitte*

## TABLE DES MATIÈRES

Maintenant, vous le savez . . . . .	3
Monsieur Dubois en voyage . . . . .	3
Au Bonheur des Dames <i>d'après Zola</i> . . . . .	4
Adresse merveilleuse . . . . .	6
L'examen du Général Drouot à l'école d'artillerie . . . . .	7
Une rencontre <i>d'après Kononov</i> . . . . .	9
Le berger, Jupille <i>d'après Ch. Richard</i> . . . . .	10
Le matelot de Sébastopol . . . . .	11
La chance de Gribouille, conte français . . . . .	12
La chance de Gribouille ( <i>suite</i> ) . . . . .	14
Le chien <i>d'après Marcel Aymé</i> . . . . .	16
Le chien ( <i>suite</i> ) . . . . .	18
Le petit sapin <i>d'après W. Burgess</i> . . . . .	20
Une visite <i>d'après R. Rolland</i> . . . . .	22
La mère Sauvage <i>d'après Maupassant</i> . . . . .	23
Le tour du monde en quatre-vingts jours <i>d'après Jules Verne</i> . . . . .	25
Le tour du monde en quatre-vingts jours ( <i>suite</i> ) . . . . .	28
Le tour du monde en quatre-vingts jours ( <i>suite</i> ) . . . . .	31
Le tour du monde en quatre-vingts jours ( <i>suite</i> ) . . . . .	33
Jean Valjean <i>d'après Victor Hugo</i> . . . . .	35
Les trois mousquetaires <i>d'après Alexandre Dumas (père)</i> . . . . .	38
Les trois mousquetaires ( <i>suite</i> ) . . . . .	40
La neige <i>d'après Claretie</i> . . . . .	43
Un fils de veuve <i>d'après André Theuriet</i> . . . . .	45
Un duel <i>d'après Guy de Maupassant</i> . . . . .	48
Un duel ( <i>suite</i> ) . . . . .	51
Un amateur . . . . .	54
Donald, chauffeur modèle <i>par Walt Diones</i> . . . . .	54
Donald, chauffeur modèle ( <i>suite</i> ) . . . . .	56
Donald, chauffeur modèle ( <i>fin</i> ) . . . . .	58

<sup>1</sup> et les copains de mon quartier ? — а как товарищи моего участка?

<sup>2</sup> et ton domicile ? — а твоё местожительство?

<sup>3</sup> Rose tout court — просто Роз

Le Tic <i>d'après</i> Guy de Maupassant . . . . .	59
Le Tic ( <i>suite</i> ) . . . . .	61
L'oiseau rare <i>d'après</i> Marguerite Audoux . . . . .	63
Le meilleur fils <i>d'après</i> Voltaire . . . . .	64
La fiancée <i>d'après</i> Marguerite Audoux . . . . .	65
Fatalité <i>d'après</i> Henri Barbusse . . . . .	67
Une évasion <i>d'après</i> Roger Martin du Gard . . . . .	69
Une évasion ( <i>suite</i> ) . . . . .	71
Le 14 Juillet 1941 . . . . .	72
Les roses du retour <i>d'après</i> Paul Tillard . . . . .	73
Les roses du retour ( <i>suite</i> ) . . . . .	74
L'encre rouge . . . . .	76
Un sauvetage <i>d'après</i> Stendhal . . . . .	76
Les jeunes gens <i>d'après</i> Louis Aragon . . . . .	78
La rencontre de Rose France avec Marceau <i>d'après</i> J. Laffitte	80

*Мария Петровна Лосева*

КНИГА ДЛЯ ЧТЕНИЯ НА ФРАНЦ. ЯЗ. ДЛЯ УЧАЩИХСЯ 8 КЛ.

Редактор *Е. П. Кутыева*

Художественный редактор *И. Л. Волкова*

Художник *И. Слуцкер*

Технический редактор *Н. Н. Махова*

Корректор *Н. А. Пацкова*

---

Сдано в набор 16/II-1960 г. Подписано к печати 11/IV 1960 г. 84×108<sup>1/32</sup>. Печатных листов 5,25. (4,31). Учетно-издательских листов 5,02. Тираж 20 тыс. экз.

Заказ 309. Цена 1 р. 25 к.

---

Московская типография № 3 «Искра революции» Мосгорсовнархоза.